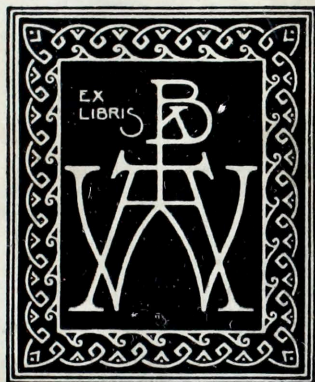


WARBURG INSTITUTE

FBH 570

c/uy



Ma. 429

F
B
H
570

10/641
DISCOURS
DE LA
SUPERSTITION,

Par Monfr.
DU - RONDEL,
*Professeur en Grec & Recteur du
Collège de Maestricht.*



A AMSTERDAM.
Chez ABRAHAM WOLFGANG,
M. DC. LXXXVI.

*A Monsieur * * **

DE LA
SUPERSTITION.

Ἀμέλει ἢ δεισιδαιμονία &c.

*De l'Eau benite, des Genuflexions,
des Prieres, des Vœux &c....*

NE diriez vous pas,
Monsieur, estre en Païs
de Chrétienté? Ce-
pendant, c'est dans A-
thenes que cecy se passe, &
dans Athenes payenne de plus
de mille ans; où tout estoit
A 2 plein

3
plein de Temples , d'Autels ,
de Jupiter mesme , & où le Peu-
ple estoit Prestre né de la Deesse
Pallas. Celuy qui nous entre-
tient d'une manière si surpre-
nante , est un bon-homme de
quatre-vingt ans , qu'on a veü
à toutes les Panathenaïques &
à toutes les Processions de Cé-
rés. Il a plaidé la cause des
Dieux plus de mille fois en sa
vie. Il a dit sur leur nature , des
choses merveilleuses , nouvelles
& inconnuës à ses Prédeces-
seurs les Philosophes de Grèce,
d'Egypte & d'Assyrie. Nean-
moins , comme vous voyez , il
entreprend ceux qui ont de la
dévotion pour tous les mar-
mouzets de l'Attique ; & com-
me s'il fut devenu impie tout-
d'un-

d'un-coup , il se moque , [& des
Prestres & des Magistrats & du
Peuple.

Ne feroit-ce point une A-
mende honorable , que la Phi-
losophie , en la personne de
Theophraste , feroit icy à la
Religion Chrétienne ? Bien des
Pères de l'Eglise , ont creü que
les affronts , que les Philoso-
phes ont faits autrefois aux Di-
vinitez , estoient des espèces
d'enthousiasmes , qui forçoient
ces Philosophes à rendre hom-
mage à la Verité , & leur pres-
toient des paroles hardies &
tranchantes , pour mettre en
desordre la Sagesse Humaine ,
sur le point de la manifestation
du Fils de Dieu. *Ubi enim di-
vinæ scripturæ congruunt , videre*
A 3 est

est eos & se ipsis præstantiores & inter se consentientes: ubi verò suavisque commenta promit, dissidentes & absurdis opinionibus velut temulentos ac deliros facile comprehendas. Neque omninò in eorum potestate situm erat, quæ supra mentem supraque captum sunt intueri, nisi Deo ducente dirigenteque rationem, & animæ facem allucente, & sapientiam ingenerante, & linguam explicante; denique arcana de ipso, quantum humana mens potest & cogitare & eloqui, permittente. Disoit un Père de l'Eglise, au sujet de Platon qui avoit deviné la Trinité.

Ne seroit-ce point un dégoût de soy-mesme & un mespris de ses propres biens, & que la Piété estant une qualité naturelle

le à Theophraste, il la respectast moins, & ne l'admirast presque pas? D'ordinaire, nous ne sommes point touchés des avantages que nous avons avec d'autres hommes. Nous nous imaginons que ce n'est rien d'être les premiers, si nous ne sommes aussi les seuls. Ingrats envers les biens qui nous sont écheus & qui nous rendroient recommandables, si nous les cultivions comme il faudroit, nous nous épanchons au dehors & courons avec inquiétude après des nouveautez qui ne manqueront pas de nous déplaire, dès que nous les aurons acquises. Il me semble que Lucrece dit cecy encore mieux que moy.

*Præterea versamur ibidem, atque
insumus usque,
Sed dum abest quod avemus, id
exsuperare videtur
Cætera: post aliud quum contigit
illud, avemus,
Et sitis æqua tenet &c. . . .*

C'est une remarque qu'on a faite à propos d'Alexandre, qu'il ne comptoit presque pour rien la valeur, parce que cette vertu luy estoit trop familière; & c'est ce que l'on remarque encore tous les jours dans les grands Peintres, qui sont toujours les moins frappez des merveilles de leur Art.

Il ne faut pas s'estonner de cela. Quand on ne sçait rien, & qu'il n'y a point d'ouvrages dans

dans la nature, qui ne nous semble, ou un prodige, ou un miracle, on peut avoir de l'admiration de reste pour ce qui se passe dans le monde: mais lors qu'on sçait que chaque chose a sa cause fixe, certaine, déterminée, & la plupart du temps très-petite & quelque fois assez ridicule, on trouvera que Pythagore avoit raison, d'établir pour un de ses préceptes, τὸ μὴ δὲν θαυμάζειν, Qu'il ne faut rien admirer. Tout est borné; tout a son commencement & sa fin; tout est sur un mesme patron & sur une mesme règle. Nous ne voyons rien que nos Pères n'aient veû. Nos Enfans ne verront rien que nous ne voïons. C'est un mesme Théâtre, où

A 5 peut-

3
peut-estre differents acteurs paroissent, mais où se jouient les mesmes Pièces:

*Idem semper erit quoniam semper
fuit Idem*

*Non alium videre Patres, alium
ve Minores*

Aspiciunt. Dit Manile en parlant du monde.

Et par conséquent, pourquoy des ames riches & exemplaires & de la trempe de celles d'Alexandre & de Théophraste, auroient-elles pû rien admirer? Elles avoient chez soy, ce qu'elles pouvoient considérer chez autrui. Elles s'imaginoient que tout cela estoit commun, & que la Nature ne les ayant pas plus gra-

gratifiées, que le plus grossier païsan de Bœocie, il falloit chercher ailleurs que chez elles, quelque idée du Bon & du Beau, Et mesprisoient ainsi avec une fierté la plus dangereuse du monde & pourtant la plus pardonna-ble, certaines qualitez, que bien des gens de ma connoissance, se feroient tenus fort honnorer, d'avoir seulement au mediocre degre.

Ne setoit-ce point un effet de la Vieillesse? Théophraste luy mesme nous apprend qu'on ne vieillissoit point impunément. *Il en couste cher à nostre Ame*, disoit-il, d'avoir un corps à loüage. L'Oubli, les resveries, les sotises de l'enfance reviennent à cet âge. On n'a plus,
A 6 ou

ou fort rarement , de vivacité d'esprit , de fermeté d'ame , de vigueur de courage , de forces renaissantes. Tout se dissout , quoy que peu à peu , & insensiblement. Cette pointe s'é-mousse ; cette fermeté se relâche ; cette vigueur se ralentit , & ces forces s'anéantissent. On s'en sert ; mais au fonds elles s'usent : & il se trouve à la fin qu'on survit à soy-mesme , sans aucune fonction des sens , & sans se pouvoir connoistre. *Senectus ipsa morbus est*, disoit Térence. Il auroit mieux rencontré , ce me semble , s'il l'eut appelée , Une demy-mort. Sur le point de tout perdre & de n'estre plus rien en ce monde , on n'est quasi plus rien. Le corps

corps se fond , l'ame se receuille , & les attaches de l'un & de l'autre n'estant plus dans leur correspondance mutuelle , ce n'est que desordre , que confusion & que misère.

La sage Antiquité , sçauroit on la citer trop souvent , Monsieur , a crû que l'ivresse & la vieillesse estoient sujettes aux mesmes symptomes ; & qu'il n'y avoit rien d'extravagant dont un Yvrogne est capable , qu'on ne puisse trouver dans un misérable vieillard , *ιδεῖν ἐστὶ τὰ συμπτώματα τῆς μέθης τὴν τῶν γερόντων φύσιν ἐξ αὐτῆς ἔχουσαν.*

Ne seroit-ce point un excès de Philosophie , une faillie de la Raison , & un élans de la Vertu Heroïque , qui auroit fair
A 7 dire

dire à Théophraste, que pour estre sage, il ne falloit avoir aucune crainte des Dieux ; à laquelle néanmoins on ne scauroit parvenir, qu'en foulant aux pieds la Superstition. Vous sçavez, Monsieur, que l'ame fait des courses bien loin, quand elle est une fois hors de son affiette ordinaire. Libre de tout empeschement & de toute entrave, & pleine de ses propres forces, elle vole & s'esleve jusqu'à la souveraine Beauté, après laquelle elle soupire dès l'enfance, & s'excite à la possession d'une si auguste chose, avec une hardiesse qui tient un peu de la témérité.

*Liber & intrepidus, primaque
in origine Pulchri*

Fixus

*Fixus & attonito similis ; dul-
cique furore*

*Suetus humum fugere & mor-
tales linquere curas.*

Cecy, Monsieur, a esté creü il y a long-temps. On sçait les diverses Classes d'Hommes, selon les Anciens. On sçait assez que ce n'estoit que dans une certaine dernière, qu'on apprenoit à ne plus craindre les Dieux. Ne m'en croyez pas, si je ne vous le dis après Sénèque. Quand on nage entre les Vices & la Vertu, on n'est que de la première Classe. Demandez vous quelles gens ce peuvent estre ? Ceux, Monsieur, qui ont dépoüillé les plus grands Vices, mais non pas tous

tous & à tel point, par exemple, que s'ils n'ont plus d'avarice, ils ne soient pas encore sujets à la colére, & s'ils ne se laissent destremper aux Voluptez, ils puissent encore résister à l'Ambition, & que s'ils sçavent qu'il faut mépriser la mort, ils ne craignent encore la douleur. La seconde Classe est pour ceux qui n'ont plus de vices, ni de passions; mais qui pourroient y retomber, ou par foiblesse, ou par certaines aventures tellement au dessus de la prudence humaine, & si peu du ressort de la Raison, qu'on ne sçait qu'on a failli qu'après le crime. La troisieme est pour les Gens tout à fait confirmez dans la Vertu, & qui sont autant

tant inébranlables aux flots des passions & aux secousses de la Fortune, qu'un rocher au milieu des ondes. La belle, la noble récompense, s'écrie ce Philosophe, de s'attacher uniquement à la Vertu. On ne souhaite plus rien en cet estat, on ne craint plus rien. Affranchis de tous les liens de la vie; sains, entiers & incorruptibles, nous osons aller au Ciel, & nous présenter devant les Dieux en toute assurance & liberté: *Quæris quæ sit ista? non timere Deos.*

Mais, Monsieur, ce que nous avons tant de peine à trouver, dans l'action de Théophraste, ne feroit-ce point une Impiété. Vous l'avez dit quelque part: Il y a des gens qui commencent par

par douter & qui finissent par croire; il y en a qui commencent par croire & qui finissent par douter. Nostre Philosophe n'auroit il pû estre de ces gens là? Après avoir bien disputé au Lycée sur la nature des Dieux & sur leur Providence, n'auroit-il pû badiner sur toutes les solutions qu'il auroit données, comme ce fameux Cardinal du temps de nos Pères, qui se moquoit chez luy de ce qu'il avoit soutenu au Louvre avec tant d'appareil & de contention. L'Homme est un Animal d'une bigarure fort étrange. Il y a tel qui se tuë de dire qu'il y a un Dieu & qui n'en croit point; comme il y a tel autre qui dit qu'il n'en croit point, & qui

qui tremble au moindre coup de tonnerre. O fureur! ô lâcheté!

Il est certain qu'on a soupçonné Theophraste d'impiété. Mais, en verité, c'est avec bien de l'injustice. Parce qu'il avoit parlé un peu hardiment de la Nature, on s'alla figurer que ce n'auroit pû estre, sans se soulever contre la Divinité, & qu'il avoit fallu qu'il eût eû des préjugés peu favorables à la Providence, de parler comme il fait à l'article de la Mort;

Vera rediv facies, dissimulata perit.

Voulez vous scavoir ce que c'est? Il se plaint ce Sage du Lycée, de ce que la Nature avoit

avoit donné aux Cerfs & aux Corneilles, une si longue vie dont ils n'avoient que faire, & l'avoit refusée aux Hommes, qui en avoient tant affaire.

Cependant, Monsieur, cecy est plustost un dépit qu'une impiété; C'est plustost une douleur de quitter sa besogne demy-faite, qu'un acte d'irreligion. Cet homme pour vous dire un mot de sa vie, avoit eû l'honneur de succeder à Aristote: mais il luy arriva ce que dit le Proverbe, il fut plus sçavant que son Maistre, & alla bien loin au de là d'Aristote. Il trouva, ou la Grèce creut trouver en ce qu'il dit, sur la cause des pluyes, sur la salure de la Mer, sur les odeurs, sur le feu &c. ... quelque

que chose de plus beau & de plus satisfaisant, que tout ce qu'on avoit dit jusqu'alors. Il se nommoit d'abord Tyrtaë; & parce qu'il parloit extrêmement bien, on l'appella Euphraste & enfin Théophraste, parce qu'il parloit comme un Dieu. Ses Livres en font foy, & il ne se peut rien de mieux escrit. C'est une netteté de diction, la plus pure & la plus Attique du monde, peut-estre un peu trop. Le bon sens y régne par tout, & une certaine manière fine à engager le Lecteur, avec autant d'ardeur la dixième fois que la première. Il fut connu & estimé de la grande & de la petite Grèce. Il eut des Statuës. Il fut honoré de plus d'un Roy de

de son temps, & enfin il fut les amours de ses Amis, & l'admiration de ses ennemis.

Avec de si rares avantages, il luy debvoit estre bien dur, de ne pas joüir long temps de la douce & innocente volupté de se voir chéri de tout l'Univers. Ce n'estoit pourtant pas là la pensée de Theophraste. C'est qu'il estoit sur le poinct de purger la Philosophie de toutes ses erreurs. C'est qu'il envisageoit le monde d'une autre manière que le reste des Hommes. C'est que la Nature avoit daigné, disoit-on, se confesser à luy dans la Solitude, & luy estoit apparue sur les bords de l'Ilissus.

Tant y a, Monsieur, que ce bruit la n'a pas duré. On luy
a ren-

a rendu justice & dans son siècle & chez la Posterité. On l'a purgé à pur & à plein de cette noire calomnie; & tout le monde sçait qu'un certain Agonidés qui luy avoit suscité ce procez-là, fut sur le poinct d'estre condamné luy mesme au supplice de l'Impiété, parce qu'on découvrit que ce n'estoit que par haine & pour se vanger d'une Lettre picquante que Theophraste luy avoit escrite. Comme elle n'est point venue jusqu'à nous, je ne vous en scaurois que dire: mais si elle estoit à peu pres conceüe, comme celle que je vous ay pû montrer, il ne faut pas s'étonner qu'un Eumolpide comme Agonidés ait voulu le perdre. De tout temps, Monsieur,

sieur, les gens d'Eglise ne pardonnent gueres à ceux qui ont la hardiesse de les offenser, ou le malheur de ne les pas honorer assez.

*Tant il entre de fiel dans l'ame
des Devots !*

Quoy qu'il en soit, il est certain que les Stoïciens, quand ils veulent se targuer de l'autorité d'un grand homme d'une autre secte que la leur, sur le sujet de la Providence, ont coustume de citer Theophraste. Croiriez vous, Monsieur, que je sois assez heureux pour avoir les divines paroles, dont il n'y a qu'un trait chez Simplicius. Il n'y a rien de plus vray. Mais comme en matière si religieuse, je croi-

rois

rois faire un sacrilège, si on venoit à les révendiquer comme un vol, je vous déclare qu'elles m'ont été communiquées à mon dernier voyage de Paris, par un certain Gentilhomme Italien, qui se disoit parent du fameux Comte de Pagan. Il me juroit, & il en juroit trop pour n'estre pas crû, que ces paroles avoient esté trouvées dans certaines Lettres de Philelphe, & que le bon-homme Palingène en avoit fait une paraphrase en vers, pour je-ne-sçay quel Prince de la Maison d'Este. Voicy, comme je les ay traduites.

*D'où vient cette opinion, que nous
avons dès l'enfance, touchant une
Personne toute-puissante, tout-à-
fait bonne, & parfaitement heu-
reuse*

B

reuse

reuse? Est ce que nous le croyons parce que nos Pères nous l'ont dit? Mais d'où le sçavoient ils eux mêmes? Seroit-ce qu'ils auroient inventé par Politique, une semblable doctrine? Mais quelle Politique y a-t-il en une chose, qui est presque toujours contre la Politique? Y a-t-il de l'utilité ou du désavantage à avoir des Religieuses & à faire des Hécatombes? N'y a-t-il point plutôt de la discorde entre la Religion & la Politique? Celle cy veut qu'on face mourir les Scélérats; cette autre se contente de leur repentir. Et puis, d'où vient qu'en Assyrie, en Egypte, en Grece, & en Italie, on enseigne la mesme chose? Est ce que nos Pères ont assigné un Rendez-vous aux Barbares, & se sont donnez le mot, pour faire croire cela à leurs

En-

Enfans? Où est ce que cela s'est passé? Quels Archives, quels Registres font ils mention du Lieu, & d'une semblable Résolution? Il vaut donc bien mieux croire, que la Notion que nous avons des Dieux, est une de ces Notions innées de Cléanthe, quoy que confuse, que d'assurer que nous ne l'avons que par Institution & par ouï-dire. A la vérité, les Acrothoïtes n'ont point crû qu'il y avoit des Dieux. Mais, ils ont esté les seuls en ce monde; mais, ils en ont esté punis; mais le supplice a suivi de près le crime. Ils ont esté abysmés ces Titans de la Thrace, & il ne reste plus que la place de leur Ville qu'on montre aux Passans, pour monument éternel de la vangeance du Ciel. Ces Gens ont esté autrefois l'horreur de leurs Voisins, & sont

B 2

au-

aujourd'huy la frayeur de leur contrée ; ont esté autrefois le deshonneur de leur siècle , & sont aujourd'huy les taches de nostre Histoire.

Comme vous voyez , cela est digne de l'esprit & de la réputation de Théophraste , & il est impossible que le cœur n'ait autant de part que l'esprit , à une si belle & si bonne chose. Quand le cœur ne jouë pas , on vâ toujours laschement en besogne. On n'a que le quart de sa raison dans les plus petites entreprises. On se découvre , on se trahit jusque dans une monosyllabe.

Vous m'embarrasseriez étrangement , Monsieur , si vous vous avisiez de me demander , si les Acrothoïtes de Théophraste

ste sont les Ayeux des Acrothoïthes d'Ælien ; car en vérité , je n'en sçay rien. Tout ce que je vous pourrois dire , c'est que comme ils habitoient la même Montagne , ils ont deû porter le même nom. Et parce que le malheur de leur camarades , les avoit pû rendre sages , il se peut faire que les Dieux furent touchés de leur piété , & leur accordèrent le privilège de vivre longues années. Tant y a , Monsieur , qu'on les compte parmy les Macrobes de l'Antiquité. Ce mot est de la Mothe-le-Vayer , & il me semble aussi bon qu'Amphibie.

Vous m'embarrasseriez encore étrangement , si vous vous alliez mettre en teste , que ce

soit un Anachronisme à Théophraste, d'avoir cité Cléanthe; car il faudroit vous soutenir que vous vous abuseriez. Ce successeur d'Aristote a vescu plus qu'on ne s' imagine; & bien loin d'estre mort dans la CXVII. Olympiade, comme on l'assûre d'ordinaire & sans aucun fondement, ni dans la CXXIII. comme il y en a quelques-uns qui le croient, il est allé jusques à la CXXV. & au de-là. Preuve de cela; c'est qu'il a été honoré de mille bienfaits de Ptolomée Philadelphie qui n'estoit en estat de faire le Roy de consequence, que vers le temps que je dis. Et certes, si Ptolomée n'a exercé ses liberalitez envers les Sçavans de l'Asie

l'Asie & de l'Europe, que vers la CXXVI. ou CXXVII. au temps de la construction de sa fameuse Bibliotheque, il est certain que Théophraste aura pû voir tous les sçavans du Portique; non seulement Zénon, mais aussi Cléanthe, que Ciceron appelle quelque part, *Majorum gentium Stoicum*, lesquels florissoient vers la CXXX. Olympiade, & par-conséquent avoient déjà beaucoup écrit & enseigné, pour estre parvenu à ce point de gloire. Or constamment Zénon & Cléanthe vécurent près de cent ans; & il est aisé de supputer que Théophraste aura pû voir les Livres de l'un & de l'autre, & que trouvant que Cléanthe avoit

B 4 fort

fort bien expliqué, ce qu'Aristote avoit avancé, touchant ces pensées naturelles, que nous avons tout d'une Divinité, il luy auroit fait l'honneur de le citer. Mais ce qu'il y a de convainquant en cecy, C'est que Théophraste a écrit contre Metrodore grand camarade d'Epicure, περὶ τῶν Μετροδώρου συναγωγῶν. Or vous sçavez, Monsieur, que Zénon, Cléanthe & Chrysippe, étoient du temps d'Epicure, en quelque Olympiade, qu'on veuille ranger ces Stoïciens.

Je croirois donc, quand Théophraste a parlé si hautement contre la Superstition, qu'il n'a point eû du tout en veüe d'abattre les Autels, ni les

les Temples d'Athenes; ni d'abolir les cérémonies & les sacrifices de ce Peuple. Le beau dessein pour un Philosophe, comme dit un ancien, que de s'attaquer aux Dieux! C'est vouloir faire le Geant de robbe longue, & s'exposer à la foudre des Magistrats. Théophraste se souvenoit un peu trop de l'aventure d'Aristote au sujet de la belle Pythias, pour tomber en pareille faute. Mais comme il étoit fort honneste homme, il ne pouvoit sans frémir, ni sans s'indigner, voir tant de stupidité dans le Peuple, qui attachoit l'idée d'une Divinité à du bois, & à de la pierre; & cela à tel point que de les prendre pour les distribu-

teurs du bonheur & du malheur, & les dispensateurs de la santé & de la maladie.

Vous ne vous souvenez pas peut-estre, de la belle Pythias. C'estoit la Nièce du Tyran d'Atarnes. Elle avoit oüi parler d'Aristote, & mesme avoit quelque goût pour les Sciences; & parce qu'elle vouloit passer au Lycée, pour ce qu'Axiothée de Phliase passoit à l'Académie, c'est à dire pour femme de Lettres, elle importuna tant son Oncle Hermias, que celui-cy obligea enfin Aristote à venir en Mysie. Il eut mieux vallu pour l'un & pour l'autre, qu'ils ne se fussent jamais veüs. Aristote devint amoureux de son Ecolière, & il n'y a folie dans l'Em-

l'Empire d'Amour, qu'il n'ait faites pour cette fille. Ce qu'il y eut de plus plaissant, c'est que Pythias aima Aristote. Le couple admirable! Un Amoureux en cheveux gris, & une fille de dix-sept ans. Tant y a, Monsieur, qu'ils furent en scandale à tout le monde, & à Atarnes & à Athènes, & on fut obligé dans l'Aréopage, à releguer ce Philosophe à Chalcis. Il ne se corrigea pourtant point de sa faute. Il persista toujours à sacrifier à Pythias, avec toute la pompe des grands & des petits mystères de Cérés, & mourut avec opiniâtreté dans sa nouvelle & ridicule Religion: *homo ignavâ operâ & philosophâ sententiâ, intercutibus vitiis madens.* Théo-

Théophraste comprenoit bien les bons offices de la Superstition : mais il ne vouloit pas qu'elle allast jusqu'à l'excez.

Adcoercendos animos imperitorum, disoit-on à Rome, sapientissimi viri judicaverunt inevitabilem metum, ut supra nos aliquid timeremus. Utile erat in tanta audacia scelerum, aliquid esse, adversum quod nemo sibi satis potens videretur. Adconterrendos itaque eos, quibus innocentia nisi metu non placet, posuere super caput vindicem, & quidem armatum.

C'estoit assez, selon luy, de permettre au Peuple d'estre un sot, sans le laisser devenir bête. Il vouloit bien qu'on donnât cours à la folie : mais il pretendoit qu'on devoit résister à la

la fureur. Il croyoit qu'il n'y avoit rien de si aisé que de s'opposer à la populace, qui toute beste à cent testes qu'elle puisse estre, est pourtant plus aisée à dompter que Cerbère, à qui il ne faut d'ordinaire qu'un gasteau de miel & de pavots; Et que puis qu'elle estoit incapable des notions du Lycée, du Portique, de l'Academie, & du Cynosarge, il falloit l'appriivoiser du mieux qu'on pouvoit, avec des Dieux qui eussent quelque image de vie, de mouvement, & de puissance. Il avoit raison : *Sunt enim in animo quasi causariae partes, quibus adhibenda curatio est.* Bien que la Superstition soit une chose naturelle, elle a des objets bien

différens & des espèces fort opposées. Il y en a de plaisantes ; il y en a d'infames, il y en a de terribles ; il y en a d'honnêtes.

A vostre advis, n'estoit ce pas une chose plaisante, de voir le Senat s'assembler fort sérieusement sur le couroux de Jupiter, qui s'estoit scandalisé d'un mauvais pas, qu'un Présulteur avoit fait à la dance sacrée des Jeux Circenses. Personne ne se fut jamais advisé d'une semblable foiblesse en Jupiter. Neanmoins il n'y avoit rien de plus vray. Latinius en perdit son fils de cette belle affaire-là, & auroit luy-mesme perdu la vie, sans la résolution qu'il prit, de n'avoir plus de civilité pour le Sénat.

Il

Il informe donc cette auguste Compagnie de ce qui étoit arrivé dans sa famille, & adjousta que malgré la mort de son fils, il seroit demeuré dans le silence, sans un songe, où Jupiter luy étoit apparu de la façon la plus formidable du monde, & d'un air à transir le plus déterminé des mortels, & que pour l'obliger à leur faire un rapport de cette importance, ce Dieu l'avoit rendu perclus à point nommé, & jusqu'au moment qu'il s'acquittast de sa commission. Le croiriez vous, Monsieur ? Latinius qu'on avoit porté en Litière au Senat, s'en retourna à pied chez luy.

Y a-t-il rien de plus infame, que le vœu des Locriens ? Ces gens

gens avoient esté mal-menez par ceux de Lucanie ; & parce que de tout temps Vénus , comme Patrone du païs , leur avoit fait l'honneur de les aymer , ils creurent dans le desordre de leurs affaires , que rien ne seroit plus capable de les racommoder avec la Fortune , qu'en prostituant leurs filles. Il ne tint pas à eux. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour se couvrir d'infamie , & ce fut à un Tyran , qu'ils eurent l'obligation de l'honneur de leurs enfans. Quelle pitié ! Il fallut un crime pour sauver un crime. Il fallut que la cruauté intervint , pour éviter la paillardise.

Ce que faisoient nos Péres , n'estoit il pas terrible , quelque prétexte de Religion qu'on ait
pû

pû avoir , & de quelque couleur qu'on ait pû couvrir cette cruauté ? Ils sacrifioient des Hommes , comme de misérables bestes , & on prétendoit que cela réjouissoit le Ciel , pacifioit la Mer , rendoit la Terre féconde , & que le parfum de ces sacrifices ne montoit jamais jusqu'au Throne du grand Thautaté , qu'il n'en redescendit en bénédictions :

Ignibus æthereis terras suffire feraces.

Mais , Monsieur , il y avoit quelquefois des Superstitions honnestes. Témoin les Macédoniens , qui après avoir été défaits plusieurs fois , par les Thra-

Thraces & par les Illyriens, s'avifèrent de porter leur Roy encore enfant & au berceau, pour engager les Dieux, contemplateurs oisifs des Malheurs de Macedoine, à les favoriter une fois, par la honte de laisser périr un Innocent. Cela arriva. Ils défirerent les Illyriens, & sous les auspices du petit Europus, ils se vangèrent de tous les affronts qu'ils avoient reçeus, & donnèrent la loy à leurs ennemis. Entre nous, je croy ce que dit Nazarius, ce ne fut pas tant les habitans de l'Olympe, qui opérèrent la victoire, que le bruit des trompettes, la rage d'avoir esté batus, l'aspre desir de la Vengeance, & la pitié qu'on eut de cet Enfant, qui crioit de toute sa
for-

force, au milieu des combattans.

Ce n'est pas qu'il ne faille engager les Dieux du mieux que l'on peut & de toutes les manières imaginables. Il faut faire des Prières, aller à la Proceffion, célébrer des Sacrifices, &c. Mais au fonds, il faut mériter l'ayde de ces Dieux. Prions, comme si nous ne pouvions rien de nous mesmes, & travaillons, comme si nous pouvions venir à bout de tout. Ce n'est point, disoit Caton, avec des vœux & des prières, qu'on obtient le secours des Dieux. C'est à veiller; c'est à agir; c'est à pourvoir à ses affaires. Quand une fois on s'est livré à la paresse & à la fainéantise, en vain vous implorerez

rez les Dieux. Ils sont en colère, ils vous haïssent.

Mais d'où vient que les Magistrats & les Législateurs, ont institué des Processions, des Cérémonies, &c.

C'est, Monsieur, qu'il faut rassurer les timides, & appuyer ceux qui chancellent, par quelque chose de spécieux & d'éclatant; & qu'il faut amener au secours de la Raison tremblante & incertaine, de quoy l'amuser & l'endormir; des Lettres d'Ephèse, par exemple, des Amulets, des Phylactères, &c. On a deux défauts dans les malheurs, l'Incertitude & l'Effroy. L'Ame frappée des misères qui l'environnent, se jette à mille pensées, différentes de tout ce qui la
peut

peut servir, & les montre au cœur sans l'engager, à cause de l'effroy où il est; & de cette manière on demeure confus & immobile, & justement dans l'estat de ce Berger,

*Dum medicas adhibere manus
ad vulnera pastor
Abnegat, aut meliora Deos se-
det omnia poscens.*

Cela gaste les affaires des particuliers, & ne gaste pas moins les affaires d'un Etat. Les Sages de l'Antiquité creurent donc, & avec beaucoup de raison, qu'il falloit remédier à cette passion, par elle-mesme, Ils logèrent dans le Ciel, des personnes toutes justes & toutes

tes puissantes , mais aussi toutes bonnes & toutes débonnaires, lesquelles prenant garde à ce qui se passoit sur la Terre, & pouvant punir rigoureusement les Coupables, pouvoient aussi pardonner, & faire miséricorde; Que comme c'estoit la Bonté mesme que ces personnes là, il ne falloit quasi rien pour les appaiser; Qu'un Agneau sur un Autel, une couronne de fleurs à une statuë; Qu'une procession d'Athenes à Eleusis leur tenoit lieu de satisfaction, parce qu'elles ne considéroient que la confession du peché dans le Pécheur; *Kyrie eleison*; disoit Epictète. Ainsi, Monsieur, une ame hors de foy, revenoit aisément à foy-mesme.

mesme. On se consolait, on prenoit courage, & on se trouvoit tout autre, après avoir abordé les Dieux, qu'on n'estoit au commencement de la cérémonie. La Terreur servoit d'expiation au Pécheur, & on étoit plus gens de bien, en se laissant tromper à tout l'appareil mystérieux & plein d'obscuritez de la Religion, qu'en suivant une raison inquiète & chagrine, qui peu maistresse de foy-mesme, regarde tout, écoute tout, & fouille par tout, sans pouvoir se déterminer heureusement.

C'est une remarque d'Aristote sur la nature de la Tragédie, que la Terreur & la Pitié qui sont les deux principales pas-

passions de ce Poëme, sont des purgations, & pour elles-mêmes, & pour toute autre passion. Ces grands coupables qu'on met sur la scène, & qu'on ne manque jamais de faire punir, vous font entrer la Terreur dans l'ame, par leurs crimes effroyables; & parce qu'ils ne sont tombez dans ces crimes effroyables, que par des coups de fortune, impénétrables à la sagesse humaine, on a pitié de ces Malheureux; & il se trouve que par le sentiment qu'on a de ces deux passions, on tremble, on s'attendrit, on envisage la misère de nostre nature, on se rend à la force des Exemples, & on forme le dessein de ne suivre que la Vertu.

Il

Il en est de mesme de la Religion. Ces victimes innocentes qu'on voyoit égorger sur les Autels; Ces cris perçans qui venoient fraper l'oreille; ce sang courant à longs flots dans le Temple, excitoient la pitié dans le cœur d'un homme, qui méritoit le mesme traitement, & qui se convainquoit alors, que ce n'estoit que par pure bonté aux Dieux, de vouloir bien accepter cette offrande pour ses fautes, qu'on ne luy ostoit pas la vie. Tout le monde sçait pourquoy Virgile a dit,

Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,

Sanguinis & sacri pateras, &c. ..

C

Pur-

*Purpureasque super vestes , &
velamina nota,
Purpureosque jacet flores &c...*

La Terreur faisoit donc un homme , & il sentoit détruire en un moment , tout son orgueil & toute sa présomption. Le Vice ne luy paroissoit plus que hideux & détestable , puis que dans la cérémonie qui se faisoit , il falloit pour l'amour de luy , réconcilier le Ciel avec la Terre. Et la Vertu reprenant ses charmes & ses attraits , ne luy paroissoit que comme la seule chose qui le pouvoit rendre bien-heureux , & capable de plaire à des personnes celestes , qui avoient tant de soin & de bonté pour luy ;

luy ; *circà unum caput tot tumultuantes Dij.* De plus ; ces Hymnes mélodieux , qu'on entendoit retentir dans les Temples ; ces parfums , qui venoient saisir si doucement l'odorat ; ce concours de tant de personnes différentes , de sexe , d'âge , de condition , avec un mesme visage de consternation & de pénitence ; ces Sacrificateurs graves & modestes , qui dans le commencement des cérémonies avoient la mine effrayée & éperdue , & qui vers la fin , paroissoient avec un air radouci & plein d'espoir , tout cela chassoit la frayeur de l'esprit , consolait toute l'assemblée , remettoit la joye dans le cœur , & changeoit en d'autres hommes , ceux qui avoient

C 2 assisté

assisté aux sacrifices. Pythagore assuroit ce que je vous dis ; & comme on ne pouvoit voir ce grand homme , sans songer en mesme temps à cette foule de Vertus qui l'accompagnoient, on l'en croyoit sur sa parole. Soit folie , soit fraude pieuse, cela sortissoit un bon effet ; & que ne donneroit on pas aujourd'huy en bien des lieux , pour voir de si loüables infirmités & de si honnestes prestiges ?

A ce compte-là , me direz-vous, il y auroit quelque chose de bon dans la Religion des Payens , & ces gens-là ne seroient pas si fort éloignés du Royaume de Dieu , qu'on s'imaginer d'ordinaire ? Pourquoi non, Monsieur ? Dieu ne s'est

ja-

jamais laissé sans témoignage au monde. Il a toujours exigé d'estre connu Tout-bon & Tout-puissant chez tous les Peuples , s'il n'a pas toujours trouvé à-propos , de leur faire l'honneur de leur dire qui il estoit.

On dit ordinairement, qu'il fust pour qu'il y ait de la vérité dans une Religion ; qu'on y croye , Qu'il y a un Dieu ; qu'il a soin de toutes choses ; & qu'il a fait l'Univers. Et si cela est, (ce n'est pas icy le lieu d'en faire l'examen) on ne peut point douter qu'on n'ait crû ces trois articles à Athènes. Vous ne voyez autre chose chez les Philosophes de toutes les sectes ; Et c'est un plaisir de voir com-

C 3

me

me ils ont conspiré unanimement, & pourtant sans s'en advertir, à l'établissement de ces trois vérités; quoy que d'ailleurs ils se décriassent de toute leur force les uns les autres, & se fussent volontiers mis en pièces, pour ne laisser fleurir que leur Auditoire.

A la vérité, ils prenoient divers chemins les uns & les autres: mais il ne s'en faut pas étonner. A différentes routes, différens équipages. Les Platoniciens disoient, que pour avoir quelque idée de la Divinité, il falloit s'imaginer un puissant Royaume, dans lequel les sujets dirigeroient leurs actions & leurs déportemens, au gré de leur Prince, qui les surpasseroit

feroit tous en grandeur & en majesté; Que cet Empire ne soit point borné ni de l'Helléspont, ni des Palus-Méotides, ni de l'Océan; mais seulement du Ciel & de la Terre; Que la voute du Firmament, luy serve comme d'épaisse muraille pour contenir tout ce qu'il embrasse; Que la Terre soit la prison des criminels; Que le thrône où s'assied ce grand Monarque, soit au lieu le plus éminent, d'où il prescrive des Loix à ses Peuples, pour leur entretien & leur conservation; Qu'une multitude de Dieux, soient comme ses Collègues en l'administration de ce Royaume, desquels une partie soit visible & l'autre invisible; Que les

les uns soient comme les Huissiers & les Gardes qui l'environnent, & les autres comme ses Amis & les Domestiques de son Palais, & qu'ainsi on conçoive une chaisne perpétuelle, par laquelle Dieu peut descendre du Ciel en Terre, & remonter de la Terre au Ciel.

Vous ne vous contenteriez pas de cela, Monsieur, & vous voudriez encore autre chose, pour acquiescer paisiblement à la doctrine de ces grands hommes. Consolez-vous; Ils y ont pourveu. Il faut percer tous les voiles du monde, disoient-ils, afin que vous puissiez voir cette essence si reculée. Il faut monter au haut du Ciel, où la sérénité régne tous jours &c... Que

Que trouveray-je dans ce séjour lumineux? La tranquillité des passions, la méditation des vérités, & la satisfaction de connoître. Vous n'y verrez que la source des causes, l'amour de l'ordre, & la première Beauté. Est-ce assez? Ouy, car la Divinité ne se comprend, ni par la veüe, ni par l'ouïe, ni par l'attouchement. Elle ne peut pas mesme estre énoncée heureusement par les plus pompeuses, & les plus énergiques paroles, que nous puissions inventer. Il n'y a que l'esprit qui peut la découvrir & l'apercevoir dans sa bien-heureuse majesté; & quoy que tout cela ne soit que les bords de cet Ocean, il y a pourtant du plaisir

fir d'estre sur le rivage, & de promener sa veuë sur ce grand espace, & s'en figurer l'immensité.

Suivant cette veine d'or, comme ils parlent. Il y a des choses animées, & d'autres sans ame. Ce qui est animé, sans contredit, est plus excellent que ce qui ne l'est pas; & comme il y en a de deux sortes, les Végétatives & les Sensitives, & qu'entre ces dernières, il y en a de simplement sensitives, & d'autres raisonnables, il est à présumer, que la raisonnable est au-dessus de toutes, puisque c'est d'elle comme d'un sujet propre & naturel, que se forme la puissance intellectuelle. De sorte que l'entendement

sur-

surpasse autant le reste de l'ame, comme tout ce qui est animé surpasse ce qui ne l'est pas; & par-conséquent, la partie intellectuelle est plus noble, & plus excellente, & plus digne de nous représenter selon sa capacité, cet Estre que nous cherchons avec tant de peine, & qui est si digne de nos recherches, malgré mesme nos travaux inutiles & tous nos soins superflus.

Mais où le placer? Il y a un Intellect qui peut entendre, & n'entend pas toujours, & il y en a un autre qui peut entendre, & qui entend toujours effectivement. Vous pouvez bien vous imaginer, Monsieur, que les Platoniciens ne balancent

C 6 gué-

guères, & que c'est au dernier qu'ils assignent la nature de Dieu. En effet, il agit incessamment; il entre dans la nature de toutes choses; il répand sa vertu depuis l'Empyrée jusqu'au centre de la Terre; & ce n'est que par ses seuls embrassements, que toutes choses subsistent dans leur espèce, & que tout se tient en bon estat; & cela sans peine, sans travail, sans fatigue, par une noble nécessité, & par une coutume glorieuse, qui part de sa propre nature. *Gaudent profectò divina motu, & jugi agitatione se vegetat Aternitas, & quicquid Homines vocamus laborem, natura Immortalium est*, dit ce Panegyriste que je connois tant. La raison de

de cela? C'est que nous sommes composez de quatre éléments, & d'un écoulement de la Divinité. On remarque dans le corps, de l'humidité, un souffle, une chaleur, & de la chair, qui ne peuvent venir, que de l'Eau, de l'Air, de l'Æther, & de la Terre: mais pour l'Âme, ce principe de conseil, de prudence, de sagesse, de mouvement perpétuel, &c... cela ne peut venir que d'un Dieu, puisque cela est perpétuel, invisible, & impalpable, aussi bien que luy. *Ipse qui ea tractat, qui condidit, qui totum hoc fundavit deditque circa se, major est pars operis sui ac melior, effugit oculos, cogitatione visendus.*

Les Stoïciens ont donné dans

la mesme idée. C'est un Esprit Intelligent & sans forme, disent-ils en parlant de Dieu, & qui traverse le Monde. J'aymerois mieux traduire comme cela leur διήκον δι' ὅλα τὰ κόσμη, que de dire après Cicéron, *per naturam omnem pertinentem*, quoy que j'entende bien la valeur de ce dernier mot. Julius Firmicus fiéfé Stoïcien, s'il en fut jamais, définit ainsi Dieu, après tous ses Camarades. *Animus Cælestis per omne mundi corpus in modum Circuli collocatus, & munus intrinsecus nunc extrinsecus positus, cuncta regit atque componit, & propriâ originis generatione conceptus, se ad creanda & conservanda omnia, ignita & sempiternâ agitatione perpetuat.* Il est placé,
com-

comme dans un Cercle, à cause de l'Æther qui embrasse tout l'Univers par ses divers Tourbillons, & ses différentes portions mondaines: *Dedans & dehors*, adjouôte-t-il; parce qu'il agit parmy toutes les choses comprises entre les murailles du monde, & mesme au-delà, c'est-à-dire, dans le Vuide, ou comme on parle aujourd'huy, dans les Espaces imaginaires, pour donner par ce moyen quelque notion de son immensité; car s'il vous en souvient, les Epicuriens n'estoient pas les seuls à s'imaginer du Vuide. Les Platoniciens, les Stoïciens, les Péripatéticiens, & les Cyniques, le croyoient aussi, quoy que d'une différente manière:

Con-

Conceû par la propre génération de son origine ; D'autant qu'au bout d'une révolution de je ne sçay combien de siècles, tout tombant dans un Chaos, s'en tire pourtant à la fin, & se débrouille, & cet Esprit recouvre son ancienne splendeur. Permettez moy de vous dire cecy avec Manile,

Vivere mundum

Et rationis agi motu : quum spiritus unus

Per cunctas habitat partes, atque irriget orbem,

Omnia pervolitans, corpusque animale figuret.

Ce n'est-là que l'idée de l'Ame du monde, me direz vous,

&

& point d'un Dieu. Ouy, à prendre cela à la lettre. Mais comme on a coûtume d'appeler un homme sage, lequel est composé de corps & d'ame, & que ce n'est seulement que par son esprit qu'il porte ce tiltre ; ainsi quoy que les Stoïciens appellent Dieu, l'ame du monde, & quelquefois Dieu ; ce n'est point du tout dans la pensée qu'il ne feroit qu'un Tout avec cette grande Masse. Ce n'est que *κατὰ μετάδοσιν*, & non pas *ἑσσιονδῶς*, c'est à dire, ce n'est que par communication & par assistance, & non pas par essence, que Dieu est l'Ame du Monde, & que le Monde est appelé Dieu. Ce sentiment n'a rien de fort étrange en soy.

Il

Il faut le concevoir de la manière que l'enseigne Damascène : *Dieu traverse toutes choses sans se mesler , & leur fournit de la force & de l'efficace , selon leur nature & leur capacité.* Et n'est-il pas vray , que nous vivons en luy , & que nous existons chez luy ? *In eo vivimus , movemur , & sumus.*

Les Péripatéticiens en cecy n'ont point dégénéré de la sainteté de la Philosophie. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pû en faveur du Ciel ; & si en quelques endroits , ou Aristote , ou ses Successeurs , ont faussé leurs règles , cela ne doit point préjudicier à leur doctrine. Ils ont toujours esté du bon party , s'ils n'ont pas toujours esté du nombre

bre des gens de bien. On n'est pas toujours dans l'exaétitude de la Sagesse. Quelque progresz qu'on ait fait chez elle , on est Homme du moins une fois le jour. Aristote donc , malgré la bizarerie de sa conduite , a dit une des plus belles choses à mon sens , qui se peuvent dire au sujet de la Divinité. *S'il y avoit des Hommes , nous assurer-t'il , qui eussent esté élevez sous Terre , & si pour les amuser dans cet exil natal , on les eût mis dans de belles & propres chambres , pleines de peintures & de statuës , & abondantes en toutes les choses qu'on croit estre de l'équipage de la béatitude , & qui pourtant n'eussent jamais mis le pied dans le monde ; je suis persuadé , pourveu qu'ils eussent*

eussent seulement oïï parler d'un Dieu, de son autorité & de sa force, que dès que leur prison, par quelque effort ou autrement, viendroit à s'ouvrir, & qu'ils appercevroient la Terre, la Mer, & le Ciel; cette multitude de nuages, cette impétuosité des Vents; ce Soleil si grand, si beau, si puissant, qui forme l'éclat du jour par sa lumière, qu'il répand dans les champs de l'Air; puis quand la Nuit, succédant à ce grand Astre, viendrait à leur offrir un autre spectacle magnifique, tout plein d'Etoiles, & tout rayonnant de diverses Constellations; Je suis persuadé, dis-je, que ces hommes s'écrieroient, qu'il y a un Dieu, & que tout ce qu'ils auroient veû, seroit l'ouvrage de ce Dieu.

On

On ne peut pas naturellement dire autre chose; & j'ay remarqué plus d'une fois en divers païs, dans ces momens, où, après la nuit fermée, on s'arreste quelquefois avec sa famille, à contempler les Etoiles, qu'il n'y a eû pas un Enfant qui ne m'ait demandé, Qui est-ce qui a fait cela? Tant il est vrai, que l'opinion de la création du monde, est un sentiment naturel. Ce que dit Cicéron sur ces paroles d'Aristote me semble tout-à-fait judicieux: Il nous devoit, dit-il, arriver la mesme chose, qu'à ces gens dont parle ce Philosophe: mais parce qu'au sortir d'une nuit obscure, nous sommes accoustumés à voir le Soleil, nos ames n'en sont point touchées. Elles

Elles n'admirent point, elles ne cherchent point les causes de ce qu'elles voyent tous les jours; comme si nous ne devions estre sensibles qu'aux nouveautez, & point du tout à la grandeur des choses, de quelque conséquence qu'elles puissent estre. C'est justement ce que dit un autre Orateur, *crebritate obsolescentes Pompæ.*

Mais, Monsieur, qui l'eut dit? la supposition d'Aristotele est devenue Histoire, & ce qu'il avoit inventé par la pénétration de son esprit, a esté expérimenté parmi nous. Des gens dignes de foy m'ont raconté autrefois à Amsterdam, que lors que nos hardis Matelots entreprirent la Mer du Nort pour passer à la Chine; & dans laquelle entrepri-

se

se ils eurent tant de peines & de douleurs, tant d'inquiétudes & de fatigues, tantost à se défendre contre les Ours, & tantost contre la famine, mais toujourns en garde contre la froidure, pire que la famine & que les Ours; Il n'y en eut pas un au retour du Soleil, & la première fois qu'ils contemplèrent la Lumière, qui ne fut ravi en extase, comme s'il n'eut jamais veû ce grand Astre. Ils le regardoient; ils l'admiroient; Ils ne se pouvoit faouler de le voir; & sans songer qu'ils étoient déjà Chrétiens, il leur vint un sentiment nouveau de la Divinité, qu'ils n'avoient point encore remarqué dans leur cœur, accoustumé à croire sans aucune occasion.

ca-

caſion ni cauſe réfléchir pour-
quoy ils croyoient. Cicéron a-
joute à ſa reflexion, qu'il auroit
pû arriver à ces Gens d'Ariſtote,
comme aux voiſins de l'Etna,
qui après avoir eſté deux jours
dans la fumée, dans la pouſſière
& dans l'obſcurité, crûrent
revenir au monde, quand ils
apperçurent la lumière du So-
leil. C'eſt à dire, pour confor-
mer ſa penſée à nos Matelots,
qu'il leur en arriva comme aux
Groenlandois, la première fois
qu'ils revoient le Soleil:

*Ainſi dans ces Climats où languit
la Nature,
Chacun percé des traits de l'ex-
trême froidure,
S'oſpire inceſſamment après l'aſtre
des Cieux;*

Et

*Et quand pour commencer ſa
course vagabonde,
Sur un char éclatant il ſort du
ſein de l'Onde,
Il rameine le jour & la joye en
ces lieux.*

Il ne me reſte plus que les
Cyniques & les Epicuriens :
mais comme je ſuis ſur le point
de donner au public, une ſe-
conde Edition de la Vie d'Epi-
cure, plus ample & mieux con-
çeuë que la première, vous me
diſpenserez bien ſans doute, de
vous en entretenir icy fort au
long. Je vous diray ſeulement
que les Epicuriens étoient des
Gens fort dévots, auſſi bien
que leur Coryphée, de la piété
duquel on a dit autrefois, qu'elle
étoit ineffable & au-deſſus de

D

tou-

toutes les expressions des Hommes ὁσιότητι ἀλλεχλον; & s'il faut qu'il se soit attiré toute la racaille du Portique, c'est parce qu'il ne croyoit pas la Providence en toutes choses. Mais comme je le prouve dans sa Vie, ce sentiment ne doit estre entendu que pour le bastiment de l'Univers, qui a assez de fermeté & de Solidité, pour subsister comme il est. Car pour ce qui se passe dans la vie des Hommes, les Dieux en avoient tout le soin imaginable, & ne manquoient jamais de récompenser ou de punir les gens qui le méritoient. Au reste, quand Cicéron lisoit un certain Traité de la Sainteté, il ne pouvoit s'imaginer que ce fût d'Epicure. Tant il y avoit de

de dévotion en cet ouvrage!

• Denique cælesti sumus omnes semine oriundi.

Omnibus ille idem pater est, &c..

Pource ce qui est des Cyniques, il est certain qu'ils n'ont point eû d'autres pensées, que le reste des Philosophes. Témoin ces paroles d'Antisthenes le fondateur de leur secte, ὁφθαλμοῖς ἔχ' ὁρᾶται, dit-il en parlant de Dieu, ἔδεν' εἶσιν, διόπερ αὐτὸν εἰδὲς ἐχμαθεῖν ἐξ εἰκόνος δύναται, on ne le peut voir des yeux, & il ne ressemble à aucune chose du monde: C'est pourquoy, personne ne peut apprendre à le connoistre, dans quelque image qu'on puisse faire. De plus, ce Philosophe

D 2 est

est l'Autheur des Idées, dont on a tant parlé dans l'Antiquité, & dont on fait honneur à Platon, ces Idées, dis-je, sur lesquels Dieu mouloit tous ses Ouvrages, περὶ ἃ τὸ θεῶν βλέπον, βούν τε ποιᾷ καὶ ἀνθρώπων καὶ τὰ λοιπὰ ὁμοίως.

Il y avoit à la vérité bien de l'extravagance, dans les conséquences qu'ils tiroient de leurs opinions : mais au fonds, il y avoit quelque chose de bon, comme je vous l'ay déjà dit; & c'est par ce principe-là qu'ils s'adonnoient à l'Honnesteté, à la Justice, à l'amour de la Patrie, & à toutes les autres Vertus. Je ne prétends pas, en disant cecy, vouloir soutenir qu'il n'y a point eû de vertus, avant

avant ces Philosophes. La Philosophie n'est que l'Art de bien vivre; & tout Art suppose une longue expérience, & une multitude de préceptes. Je veux dire seulement, qu'on a eû des règles plus seures & plus satisfaisantes, depuis que ces Chefs de parti se furent meslez de nous instruire; quoy qu'auparavant on fût vertueux par la nature & par le bon sens. Il y a toujours eû des Phocions & des Aristides en Grèce, & des Numa & des Fabrices en Italie. Ces grands noms ont toujours eû leur faction dans le monde, & ont encore des adorateurs & des partisans. Ils vivent encore ces Illustres Morts, & partagent tous les jours nos opinions

nions sur leur Justice, leur Intégrité, leur Modération &c... Bien davantage : Ils sont cause de toutes les grandes & belles actions qui se sont faites dans les siècles passez & dans le nôtre. Une certaine image de grandeur qui les accompagne, pleine des Vertus actives & laborieuses, chasse la paresse & la fainéantise, détermine le courage des spectateurs, inspire l'ardeur de leur ressembler ; Elle change, elle transforme un homme entier. A l'aspect de ces grands personnages, on ne sçauroit demeurer oisif. On saisit la Vertu que l'on regarde, & l'on devient ce que l'on voit ;

Et illum

*Se fingit, sensuque suo se perficit
adstans.*

N'al-

N'allez pas croire, s'il vous plaist, que ces grands Exemples ne sont que pour certaines personnes privilégiées, & qui venuës au monde pour estre quelque chose, comprennent incontinent leur destin, & se reconnoissent à la moindre occasion qui se présente. Comme ces Lions de Lucain, lesquels ne se souvenant plus d'avoir esté Lions, viennent à reconnoistre la générosité de leur espèce, & la terreur de leur nature, au premier filet de sang, qu'ils viendront malheureusement à favoriser,

*Sic ubi desuetæ sylvis, in carcere
clausæ*

*Mansuevere feræ & vultus po-
suere minaces*

D 4

Atque

*Atque hominem didicere pati ;
 si torrida parvus
 Venit in ora cruor , redeunt ra-
 biesque furorque ,
 Admonitæque tument gustato
 sanguine fauces.*

Ces Exemples sont pour tout le monde. Tout âge , tout Sexe & toute condition a droit d'y prétendre. En cet endroit permettez moy , Monsieur , de vous dire quelque chose pour une pauvre femme , qui n'est plus en estat de se défendre. Ce n'est pas assez pour elle d'avoir perdu la vie , on veut encore luy ravir l'honneur. A la vérité , c'est une Payenne , & elle a vescu dans la Superstition , & dans l'Idolatrie : mais c'est de bonne foy ; c'est sans savoir qu'il y eût

y eût rien de meilleur à fuivre. En quoy , elle est non seulement excusable , mais mesme louable , d'avoir bien voulu croire , que nous autres hommes , qui faisons des Loix , & autorisons les Religions , ne luy avons persuadé que des choses vrayes & vertueuses

Qu'a-t-elle fait la pauvre Lucrèce (c'est d'elle , Monsieur , que je veux parler) pour soulever tous les jours des gens contre elle ? faut-il qu'elle soit malheureuse durant sa vie & après sa mort ? N'a-t-elle pû emporter avec soy sa bonne opinion , pour la consoler de toutes ses pertes ? Faut-il la chicaner sur une erreur qui ne luy sert de rien & qui ne nous incommode pas ?

D 5 Une

Une morte ne peut-elle reposer dans le tombeau ? Pourquoy la troubler dans ce lieu sacré ? Où est la franchise & le privilège des Manes ?

Ne vous étonnez point de m'ouïr parler de la sorte. C'est vous qui m'y forcez ; & comme j'aurois bien envie de vous attraper, c'est pour cela que je tâche de vous épouvanter par le haut stile du mieux que je puis. Mais malheureusement pour moy, vous estes fait, il y a long-temps, au badinage de la Rhétorique, & aux épouvantails de la Philosophie. A tout hazard, laissez moy faire. Je ne vous sçaurois faire grand mal.

Vous dites, Monsieur, que si Lucrèce eût aimé la Chasteté par

un

un principe de Religion, elle n'eût jamais consenti aux desirs de Sextus, & eût mieux aimé abandonner sa réputation à la calomnie, que de se souiller dans un adultère.

Me le pardonnerez vous, Monsieur ; Je ne suis point du tout de ce sentiment. Lucrèce avoit bien d'autres yeux pour la Vertu que nous ne nous imaginons. Elle concevoit l'honneur bien plus puissamment & plus courageusement que nous. Dans une action, ce n'estoit pas assez pour elle, qu'il y eût quelque chose de louable, il falloit qu'il y eût encore quelque chose digne d'elle. La Vertu n'estoit pas suffisante pour une ame si haute, quand il ne s'y trouvoit point de difficulté ni de peine.

D 6

In-

Instruite par la plus rigide des Sabines, il luy falloit des occasions périlleuses & terribles; il luy falloit un malheur nouveau pour éprouver sa Vertu. Et parceque sa famille étoit fertile en grands exemples de valeur, cette Heroïne, pleine d'une noble émulation, voulut aussi se distinguer par-là, elle crût que son sexe pouvoit prétendre à cette gloire; & s'éleva au-dessus des autres femmes, autant que les hommes de sa Parenté s'étoient élevez au-dessus des autres hommes. C'est pourquoy, Monsieur, elle résista à Aruns, autant qu'elle pût & qu'elle deut: mais quand elle fut renduë à elle-même, & que devenuë Maistresse de ses pensers & de sa vie, elle vint à réfléchir sur son aventure, elle

témoigna ses pensers d'une manière si noble, si élevée & si pleine de l'esprit de la vieille Rome, qu'il n'y a que de lâches Chrétiens ou des censeurs rigides de Payens, qui y ayent trouvé à dire; & pour ce qui est de sa vie, elle la quitta avec tant de hauteur, avec tant de tranquillité, avec une si sage indignation contre la Fortune, que depuis plus de deux mille ans, elle en a esté loüée, par tout ce qu'il y a d'Historiens au monde, & le sera éternellement.

Et certes, Monsieur, elle en est bien digne. Car enfin qu'a-t'elle fait dans cette fatale journée. Il est minuit. Tout dort dans Collatie; & s'il y a quelque chose qui veille sur la Terre,

D 7

c'est

c'est les Loix, *queis per somnum* comme parlent les Anciens, *Homines mandavere animas*. Cependant voilà Aruns dans la chambre de Lucrece. Quelle surprise! Par quel moyen ce Scélérat a-t-il pû entrer! Que de fourbes! que de perfidies pour conduire une trahison à ce point-là! Tu vois, luy dit-il, ton Amant & ton Adorateur, si tu m'accordes ce que je desire; ou tu vois ton Meurtrier, si tu me refuses. Eh perfide, luy cria-t-elle, y a-t-il à choisir dans ce que tu me proposes: Ou laisse moy l'honneur, ou ôte moy la vie. Non non, luy repartit il, vous pourriez bien mourir & néanmoins perdre vostre mort. Je ne fais point de crime

me à-demy, & sans fruit. Voilà un Ethiopien que je m'en vais tuer & le mettre dans ton liêt, pour montrer que tu es une adultère. Que faire, Monsieur? Vous sçavez l'injustice de la plupart des Hommes. On ne croit pas les gens capables de résister au plaisir. Il faut que la Mort dépose le contraire, & nous convainque de la Vertu d'une Femme. Cependant, il y a tant de bizarrerie, & tant de cruauté dans l'aventure de Lucrece, ou, pour parler comme les Anciens, *malignus adeò fortunæ error*, qu'elle peut mourir sans mourir innocente. Il n'y a point de témoins de ses sentimens, de sa résistance, de sa sagesse. Il faut qu'elle succombe

be à la honte ; Il faut qu'elle fasse un sacrifice de soy-mesme, pour maintenir sa pudeur ; il faut qu'elle se prostituë, pour estre vertueuse. Quel embarras ! quel desordre à une honneste femme ! Il faudroit, Monsieur, estre femme & femme de bien, pour concevoir la confusion, les détresses & le desespoir, où une si horrible aventure est capable de jetter un esprit ordinaire. Ni vous ni moy, ne sommes capables que de concevoir la moitié d'une si noire & si détestable perfidie du Destin. Cependant faisons quelque effort pour voir un peu plus clairement dans cette aventure. Vous le voulez bien, sans doute ; car quoy que vous disiez de
Lu-

Lucrece, c'est plustost pour dire des choses curieuses, que par hayne contre cette femme.

Imaginons nous donc, que Lucrèce aît mieux aimé mourir que de condescendre à la passion d'Aruns. Quoy ? Une Dame auprès d'un esclave étranger, & l'un & l'autre tuez ! Est-ce elle mesme qui s'est défaite ? Mais à quel sujet ? Tout est en prospérité dans sa famille. Ses parens sont dans l'employ ; son mari est estimé ; elle-mesme est très-considerée. Rien ne manque pour le présent, & il n'y a que de belles espérances pour l'advenir. Que luy a-t-il fallu pour attenter à soy-mesme, & ne pas garder à Rome un si grand exemple de Vertu ? Serait-

roit-ce cet Ethiopien qui l'auroit tuée, & qui après, se feroit tué luy-mesme ? Mais d'où vient cet Ethiopien dans la chambre, & dans le liât de Lucrèce ? Qu'on interroge Aruns, cet Esclave luy appartient. Sçavez vous, Monsieur, ce que ce fripon auroit pû dire ? C'est qu'il auroit veu lever son esclave, d'auprès de luy ; qu'il auroit eû la curiosité de le suivre ; qu'il l'auroit veû entrer chez Lucrèce ; qu'il les auroit surpris en adultère ; que pour vanger Collatin son bon ami, il auroit tué son esclave, & que Lucrece de honte & de rage se feroit défaite elle-mesme.

Qui est-ce, je vous prie, qui n'auroit crû cela ? Jamais Aruns

runs n'a paru aimer Lucrèce, & par consequent on ne le peut soupçonner de jalousie ni de fureur. Il passe pour un fort honneste homme. Collatin & luy sont les meilleurs Amis du monde. Toutes les apparences sont pour luy ; toutes les presumptions contre Lucrèce. N'en doutez point, Monsieur, & à Rome autrefois, & dans la République des Letttes aujourd'huy, on auroit crû & on croiroit, que Lucrèce seroit une infame. Car enfin, ce n'eut esté rien à cette femme de se contenter du témoignage de sa vertu. Il y a des vertus qui doivent paroistre pour estre cruës, & qui sont tellement attachées au corps, que l'ame y a peu, ou point de part.

Cro-

Croyez vous, par exemple, que ce seroit assez pour ne perdre pas le titre de sobre, de dire qu'on a esté forcé à un festin, & que si on a mangé de friands morceaux, & bû largement de bon vin, jusqu'à s'enivrer, c'est qu'on ne pouvoit s'en dédire. Croyez vous qu'un homme d'épée, pût encore passer pour brave, si devant son ennemi, il paroissoit les mains jointes & à genoux; & qu'il luy suffiroit pour s'affranchir d'une lascheté si visible, de nous dire qu'il y a esté forcé. Il en est de mesme de la chasteté des Femmes. Il faut qu'elles s'apprentent à passer pour des infames, ou qu'elles choisissent à mourir effectivement ou civilement, après

après nous avoir informé de leur malheur. Misérable condition de ce Sexe! Il en est à peu près comme de ces Princes, *quibus de conjuratione compertâ non creditur, nisi occisis.*

N'importe, direz vous, *il valoit mieux qu'elle mourut; car ceux qui veulent plaire à Dieu, choisissent plutôt de passer pour Infames devant les Hommes, que de commettre aucun crime.* Mais, Monsieur, de quelle Religion estoit Lucrece, & en quel temps vivoit-elle? N'estoit-ce pas sous les Tarquins? Et en ce temps-là, tout l'Univers, hors la Judée, étoit dans l'Idolatrie. Le Messie n'étoit encore qu'une promesse. Le Salut des Gentils étoit encore dans la personne

ne d'Eliacim, & on ne sçavoit pas encore qu'il fallût avoir la Foy, pout bien vivre. Comment voulez-vous donc, qu'une Payenne ait pû régler sa vie selon l'Evangile? Est-ce que la parole de Dieu a un droit retro-actif, & que les Payens ont dû estre Chrétiens avant J. Christ? *Non sans doute, mais si elle étoit de sa Religion, répondrez vous, elle ne se fut pas trop embarrassée de la Chasteté, puisque Jupiter luy-mesme n'en faisoit pas beaucoup de conscience, comme il paroist par ses fréquentes métamorphoses pour ses amourettes.* Mais, Monsieur, croyez-vous tout de bon, que les Dieux des Poëtes fussent les Dieux de la vieille Rome? Croyez-vous que les Romains, ces sévé-

sevères & farouches hommes de bien, eussent placé dans leurs Temples des gens qu'ils n'eussent pas souffert parmy leurs valets. Non, non, Monsieur, ce siècle-là étoit trop rigide & trop austère. On ne vouloit en ce temps-là, que la simplicité, la sainteté, & la piété, & s'il y avoit des Images dans les Temples, il n'y en avoit point de semblables aux Tableaux, dont vous parlez, qui n'estoient à l'Hostel des Scipions, chez qui Térence écrivoit ses Comédies, que de purs caprices de Peintres:

Pergula Pictorum veri nil, omnia falsa.

Une pierre informe, une pièce de bois mal-taillée, un peu de terre

terre cuite, étoient des Dieux ou des Déeses en ce temps-là. La Peinture & la Poësie ne vinrent que long-temps après Lucrèce; la Poësie, cinq-cent quatorze ans de la fondation de Rome, & la Peinture, quatre-cent cinquante.

Vous le sçavez, Monsieur, il y avoit des Dieux Poëtiques, des Civils, & des Philosophiques. Les premiers, étoient moindres que des Hommes, les seconds étoient d'Honnêtes gens qui avoient mérité l'Apothéose, & les derniers étoient de véritables Dieux; je parle en Payen pour m'expliquer. J'ay à vous dire que les premiers & les derniers n'ont jamais esté adorez dans la vieille Rome, les

pre-

premiers avec l'infamie, qu'on leur attribué; & les derniers, avec cette pureté, dont parlent les Platoniciens, & les Orphaiques. De forte, Monsieur, que Lucrèce n'a adoré que des Dieux du second ordre, sçavoir Vesta, femme de Janus, & si elle a voulu survivre pour quelques momens à son honneur, c'est qu'elle y estoit forcée par sa Religion, & qu'elle estoit comptable de sa réputation devant les Euménides.

*Ergò quam causam mortis, quam
dicere vitæ*

*Verberibus sævæ cogunt sub ju-
dice Pænæ*

*Quùm mihi tu sis Causa mali, nec
Consciùs adsis?*

disoit un mort au desespoir de

E

ne

ne pouvoir pronver à ces Déesses, comment il estoit sorti du monde. Et certes, c'est avec bien de la raison, que les Euménides jugeoient de nostre vie. Elles présidoient à la naissance des Enfans *πρὸ παίδων ἡ γαμήλια τέλῃς ἔχουσαι*, dit celle qui tenoit les clefs du Ciel. C'étoit dans leur chambre inexorable, *ferrei Eumenidum thalami*, qu'on subissoit l'interrogatoire de ce qui s'estoit passé dans la vie, après quoy les femmes, pour ne parler que du Sexe, estoient admises dans le Parc de la Chasteté.

*Septima fœmineis reſeratur porta
cateruis*

*Liventes ubi caſta fovet Proſerpi-
na lucos.*

A dit

A dit un Poëte à-propos des divers Tribunaux de l'Enfer. Or Lucrèce ne pouvoit s'acquitter de son devoir, qu'en appelant son Mary, son Père, & le reste de sa Parenté, leur exposer son malheur jusqu'aux moindres circonstances, & se tuër en-suite devant eux, pour preuve de ce qu'elle auroit avancé. Un Poëte dont on ne ſçait point le nom, a attrappé l'idée de ce que je dis,

*Quum foderet ferro caſtum Lu-
cretia pectus,*

*Sanguinis & torrens egredere-
retur, ait:*

*Accedant teſtes, me non faviſſe
tyranno*

*Ante virum ſanguis, ſpiritus
ante Deos.*

E 2

UNIVERSITY OF LONDON
WARBURG INSTITUTE

*Quàm benè , producti pro me
post fata , loquentur ;
Alter apud Manes , alter
apud Superos.*

Mais il y faut suppléer ce que je dis , touchant le tribunal des Euménides. Voicy ce qui en est. Selon les Théologiens de l'Antiquité , on estoit composé d'Ame , de Corps & d'Ombre. En mourant , on rendoit l'Ame au Ciel ; & c'estoit là qu'on examinoit les pensées devant les Dires : on rendoit le Corps à la Terre , où les actions s'examinent devant les Furies : & on rendoit l'Ombre aux Enfers , où il falloit répondre des bruits qui avoient couru de nous , & cela devant les Euménides. Ne *Lucretia* , dit un Ancien , *Casti-*

tatis

*tatis famam perderet , quippe
quam sine Purgatione futuram esse
cernebat , invita turpibus imperiis
paruit.* Il falloit des Témoins , & du sang , pour se purger de la calomnie , & pour paroistre impunément devant les Euménides , ou bien il falloit se résoudre à estre damné à tous les Serpens de l'Infamie , qui étoit une de ces Déeses ; *tertia Pænarum Infamia.*

Ainsi , Monsieur , *Lucretia* a satisfait à sa Religion , & elle est plus louable qu'on ne s'est imaginé jusqu'icy , puis que dans le coup de poignard qu'elle se donna , elle fit un sacrifice expiatoire , qui força la Médifance à estre muette , & luy fraya un chemin glorieux aux
E 3 champs

champs Elysées ; C'est le Paradis des Payens , comme vous sçavez ;

Ecce pudicitiae Latium decus incluta lethi

Fert frontem , atque oculos terrae Lucretia fixos.

Non datur heu tibi Roma &c. . .

Elle ne pouvoit faire autrement, cette illustre & célèbre malheureuse. La Religion exigeoit d'elle un semblable opprobre, & la Raison luy en imposoit la nécessité. Les Sages nous ont appris , Que s'il n'y a qu'à se couvrir de l'apparence d'un affront, on ne fera jamais difficile, de passer au travers de la honte, pour aller où l'on est appelé par l'Honneur , *si defungi officio, non aliter quam per spe-*

speciem injuriae poterimus , æquissimo ad Honestum Consilium , per mediam Infamiam tendemus.

N'avez-vous que cela à me dire , répondez vous. Jem'en vais vous foudroyer avec trois mots de S. Augustin. Je le croy , Monsieur. Ce Père de l'Eglise se sent de la félonie de ceux de son païs. Ces gens d'Afrique n'ont jamais bien aymé les Romains. Ils n'ont jamais pardonné à Scipion ses victoires , ni à l'Italie le sac de Carthage. Ils ont toujours eû sur le cœur, d'estre les Esclaves de ceux dont ils avoient esté les Rivaux. Par tout & malgré eux , ils découvrent qu'ils sont les descendans d'Hannibal & de ses Camarades. Ils ne peuvent

avoir d'équité pour les magnanimes Neveux de Rémus. *Si adultera, cur laudata? Si pudica, cur occisa?* En verité, Monsieur, cela est d'un Déclamateur, qui cherche à jouer sur les mots, au lieu de raisonner sur les choses. Ce n'est pas comme cela, qu'il faut parler de Lucrèce. Il en faut parler comme elle-même, ou se taire. *Ego me, & si peccato absolvo, supplicio non libero, nec ulla deinde impudica, Lucretiae exemplo vivet.* Ce n'est pas une personne malheureuse qui parle. C'est la Chasteté outragée; c'est la Vertu mourante qui a dicté ces paroles: *Heroas facit indignatio sensus.*

Vous voyez donc bien, Monsieur; à tout cecy, que les Athé-

Athéniens, & le Paganisme, si vous voulez, pouvoient avoir quelque chose de bon dans leur Religion, malgré toute leur superstition. Je vous l'ay dit après quantité de gens; mais comme vous pourriez peut-estre, n'estre pas touché de tout cela, il faut que je me hazarde à vous dire quelque chose de particulier. J'ay trouvé, Monsieur, chez les Payens, des ombres de nos plus sacrez mystères; & comme je n'ay pû lire ces endroits, sans surprise, vous ne trouverez pas étrange que je les aye retenus. Je meurs d'envie de vous le communiquer: mais j'ay bien peur que cela ne vous frappe pas. Cependant, il faut tout vous dire, ne fust-ce

E 5

que

que pour vous divertir. Et n'est-ce pas un temps bien employé, que de divertir un Philosophe?

Les Anciens Péres se sont tuez à rendre propable le Mystère de la Trinité, par mille contemplations de la Nature; & comme c'estoit de grands Génies, passionnez pour une bonne cause, & qui cherchoient de tous costez de quoy applanir les difficultez de leur opinion, il est certain qu'ils ont dit mille belles choses, & on leur doit rendre cet honneur, que s'ils n'ont pas converti les Gentils, ils les ont mis du moins en l'estat, où se trouva cet homme, qui aux discours de S. Paul avoüa franchement, Qu'il étoit per-

persuadé à peu pres d'estre Chrétien. Il ne falloit point quintessencier la Nature, ni chercher dans les Plantes, & dans les Animaux, de quoi convaincre les opiniastrés: Il n'y avoit qu'à faire comme S. Paul. Il falloit leur montrer qu'ils adoroient la Trinité sans la connoistre, comme nos Athéniens adoroient J. Christ, sans le sçavoir. *Ce Dieu Inconnû, leur disoit-il, que vous adorez sans le connoistre, c'est ce J. Christ que je vous prêche.* Non que S. Paul eût esté capable de croire, que le Sauveur se fût incarné en faveur des Athéniens, le jour de l'apparition d'une certaine personne céleste qui les servit au besoin. S. Paul étoit

E 6

bien

bien éloigné de cette pensée. Mais comme ce fut assez à cet Apôtre, d'avoir une occasion favorable de leur prêcher ce qu'il avoit tant d'envie de leur annoncer; Un Docteur, sur ce pied-là, auroit pû dire aux Athéniens : Ce Jupiter que vous adorez sous ce nom dans le Ciel, sous le nom de Mercure sur la Terre, & sous le nom de Pluton dans les Enfers, est le vray Dieu que je vous annonce. Vos Pères luy ont donné ces différents noms, pour marquer la différence de son pouvoir & de ses fonctions; *Cœlicolæ membra Dei, quos nostra potestas, Officiis divisa facit*, a dit une fois vostre propre Jupiter : mais par un noble transport, & sans

sça-

sçavoir qu'ils alloient ébaucher l'opinion du Christianisme, ils vous ont fait concevoir trois personnes en une, & ont parlé de la Trinité sans la comprendre. Dans l'obscurité des ténèbres, & malgré les foibles lûeurs des écrits des Sibylles, & en trébuchant plus d'une fois dans le labyrinthe de la Raison, ils n'ont pas laissé, quoy qu'à tâtons, de toucher à la Verité; *εἰ ἄρα γε ψηλασήφειαν αὐτὴν καὶ εὐεργίαν.*

Il eût fallu ajoûter à cela des raisonnemens forts & vigoureux comme j'en ay veûs chez S. Cyrile; des paroles pleines de bon sens & de jugement, comme il y en a chez Arnobe : mais sur tout, il eût fallu emplo-

E 7

yer

yer des manières douces & honnestes, comme fit S. Paul luy-mesme, à l'égard des Athéniens. Il ne les gourmande pas en les voulant gagner. Il employe les fineses, & les figures de la Rhétorique; Et parceque c'estoient des Enfans en Religion, il les traite en Enfans selon la règle des Sages.

Nam veluti pueris absinthia tætra Medentes

Quum dare conantur, prius oras pocula circum

Contingunt mellis dulci flavoque liquore;

Ut puerorum ætas improvida ludiscetur

Labrorum tenus, interea perpottet amarum

Ab-

*Absinthi laticem, deceptaque non capiatur;
Sed potius tali tactu recreata valescat.*

Ces marmouzet de pierre, de bois, de plâtre, d'airin &c. . . qui sont dans toutes les ruës, ne sont point des marmouzet à S. Paul, quand il parle aux Athéniens. C'est des *σεβασματα*, des Divinitez, des Objets de vénération, des Majestez suprêmes &c. carce mot signifie bien des choses. Il ne taxe point non plus les Athéniens d'estre Idolâtres; ils ne sont, selon luy, que trop dévots, *δεισιδαίμονες* *ἐγὼς ὑμᾶς ἵστω*. Que cette conduite est différente de celle d'aujourd'huy! Mais il ne

ne faut point se plaindre du siècle. Pour estre écouté, il faudroit se plaindre efficacement; & qui est-ce qui le peut quand on est abandonné de tout le monde!

A vostre advis, qu'auroient pû dire les Athéniens? On leur auroit prouvé par leurs propres Théologiens, ce qu'on avançoit; & quand ils auroient voulu révoquer en doute toutes les preuves de leurs Prestres, il y auroit eu moyen de les en convaincre en leur montrant un Apollon.

Ce Dieu estoit le Soleil dans le Ciel, Bacchus sur la Terre, & Apollon dans les Enfers; & c'est pour cela qu'il avoit toujours autour de son simulacre, une

une Lyre, un Griphenée & des Flesches, comme les symboles de sa puissance, sur l'harmonie des Cieux, sur la fertilité de la Terre, & sur l'infailibilité de la Mort. Que si les Payens eussent dit, que ces Idées n'eussent esté que des Interprétations de Prestres, & que tout autre que des Gens d'Eglise ne se fussent jamais imaginé semblables choses, en faveur de leurs Divinitez, il eût esté bien facile de leur prouver par la confession mesme d'un triple Dieu, que c'est alors qu'on n'est qu'un, quand on est trois.

Quærebam, Nonas Sanco, Fidio ne referrem

An tibi Semo pater? Tunc mihi Sancus ait:

Cui-

*Cuicumque ex illis dederis, ego
munus habebo;*

*Nomina trina fero, sic voluere
Cures.*

Après cela, Monsieur il eût fallu se taire. Sancus, Fidus & Semo pater n'est que la même chose de l'aveu même de Sancus, intéressé à n'estre pas pris pour un autre, dans les hommages qu'on a à luy rendre. Parmi les Dieux de même que parmi les Hommes, on est assez difficile sur le point d'Honneur; & d'ailleurs le droit d'être adoré est tellement personnel & incommunicable, que la foudre ou la damnation sont toujours toutes prestes à quiconque manque à son devoir envers ces personnes célestes. De fait, c'est

c'est en quelque façon dégrader un Dieu de sa Majesté, s'il est *majorum gentium* de s'adresser à un autre qu'à luy, dans les prières & dans le culte; comme c'est une espèce d'affront, s'il est *minorum gentium*, de le prendre pour tout autre qu'il n'est pas, quelque obligeante que puisse estre la méprise.

Je continuëray, & vous diray, Monsieur, que les Payens ont eû aussi quelque ombre de l'Incarnation, mais fort grossière & très-informe. Æsculape n'estoit venu au monde, selon eux que pour guerir toute sorte de maladies, Ἀσκληπιὸν Ἄρωα παντοδαπῶν ἀλεκτῆρα νέσων. Celles du corps, avec des herbes, des racines, des fruits, des

des fucs, des cendres, des métaux &c... Celles de l'Ame avec des paroles les plus sages & les plus honnestes, qui se pouvoient inventer, & des Hymnes le plus mélodieux & les plus enchantans qui se puissent imaginer, *μαλακαῖς ἐποδαῖς αὐφέπων*; par le moyen desquels la Tempérance, la Sobriété & les autres Vertus s'engendroient en l'ame, & desquels les Platoniciens & les Stoïciens se sont servis depuis. Si ç'a esté aussi heureusement que Zamolxis; c'est dequoy je ne vous entretiendray pas aujourd'huy. Mais, il est certain que *sunt certa piacula quæ te, Ter purè lecto poterunt recreare libello*, de l'aveu mesme d'Horace qui n'estoit

n'estoit pas homme à estre superstitieux.

Cet Æsculape estoit fils d'Apollon & de la Pucelle du Bœbias *ὦ γὰρ βοῖσι ἀδ' κρημνοῖσιν ὦκει παρθέν' ὦ*. Il n'employa toute sa vie qu'à faire du bien aux Hommes; & cependant il la perdit d'un coup de foudre, pour avoir rescussité des morts & les avoir remis dans une meilleure vie; Témoin Hippolite qu'il rendit Famule ou Parédre de Diane. Mais ce coup de foudre ne luy fit autre chose, que de le faire disparoistre sous la figure d'un Homme. Il alla réjoindre son Père au Ciel, & répandit en-suite ses influences sur la Terre. *Æsculapius, vis est salubris de substantia Solis, sub-*

*subveniens animis corporibusque
mortalium.*

*En Deus est, Deus est; animis
linguisque favete*

*Quisquis adest; disoit le Pre-
stre d'Epidaure, quand Æscu-
lape voulut abandonner cette
Ville pour aller demeurer à Ro-
me,*

*Sis, ô pulcherrime visus
Utiliter, populosque juves tua
sacra colentes.*

Il y a des Scavans, qui après
plusieurs Péres de l'Eglise, s'y
sont pris d'une autre façon. Ils
croient trouver l'ombre de ce
sacré mystère dans l'aventure
de Prométhée. Le nom de
cet homme, disent-ils, a quelque
ressemblance au titre de J. Christ,

qui est appelé la Sageffe σοφία

πρό-

παρ' ; car Prométhée n'est
autre chose que la prudence &
la sagesse, à prendre ce mot,
selon sa valeur. Il a eû l'hon-
neur d'avoir esté appelé φιλάν-
θρωπος, tiltre qui plaist tant à
Dieu, & qui est cause de tout
nostre bonheur; & cela comme
un homme qui n'auroit qu'à
faire du bien aux Hommes, sans
aucune espérance d'en estre re-
mercié, ni sans en avoir aucu-
ne envie, & porté seulement
à cela par la Pitié, & par un
principe de Charité. Il a per-
du la vie, pour avoir sauvé le
Genre Humain, qui estoit sur
le point d'entrer aux Enfers, à
cause de la colére de Jupiter.

ἀλλ' αἰσῶσαι ἥϊ
τὸ πᾶν, ἔχρηζεν ἄλλο φιδύσαι νέον
καί

καὶ ποῖσιν εἰς αὐτὴν ἐβάνε πλὴν ἐμῶν.
 ἐγὼ δὲ πολλῆς ἐξηγησάμενην βροτῶν
 ἔμην ἀφ' ἧς αὐτὴν εἰς αὐτὴν μολαῖν.
 Il se préparoit, dit ce malheu-
 reux bien-faiseur à propos de
 Jupiter, il se préparoit à anéan-
 tir le Genre Humain. Il se con-
 sultoit déjà sur un nouveau
 monde. Il alloit l'exécuter sans
 moy, qui voulus bien faire
 ce que personne de la Cour Cé-
 leste n'avoit ozé. Je me réso-
 lus d'estre hardi. Je tiray des
 Enfers tous les Hommes qui y
 alloient tomber. De plus; Pro-
 methée est appelé λεωργός,
 c'est à dire, selon Suidas, ὁ ὑπὲρ
 ἑλάνθ' ἀποθνήσκων, qui est mort
 pour le Peuple. Il a esté cru-
 cifié sur un Rocher à la vérité:
 mais on n'en est pas moins cru-
 cifié

cifié sur un Rocher à la vérité :
 mais on n'en est pas moins cru-
 cifié pour cela. Tertullien parle
 des croix du Caucase, *cruces*
Caucasorum, & c'est à ces croix
 sans doute, que Martial fait al-
 lusion,

Qualiter in Scythica religatus
rupe Prometheus

Affiduam nudo pectore pavit
avem ;

Nuda Caledonio sic ubera præ-
buit urso

Non falsâ pendens in cruce
Laureolus.

Ils debvoient adjouster ces
 Scavans, que du sang de Pro-
 méthée, il s'en estoit fait une
 plante, dont le suc estoit si pré-
 cieux & si singulier, que quand
 une fois on s'en estoit froté, on
 F estoit

estoit invulnérable aux coups d'épée, & on pouvoit résister à l'ardeur du feu : *eo qui suum collerit corpus, ille profecto nec forabilis sit ictibus ferreis, nec cedat flammato igni, sed & robore polentior, illum per diem & viribus sistat. Hoc primitus fuit enatum, quum distillasset humi carnivora Aquila, in Caucas lateribus sanguine permistam ærumnosa sanie Promethei. Illius quidem flos quasi cubitali spatio supra exstabat, in croci Corycii colorem similis, caulibus præfultus geminis: verum quæ in terra sublatet radix carnem recens incisam imitabatur.*

Que de considérations, ils eussent faites sur ce sang, qui rend les gens impénétrables! Que n'eussent-ils pas dit du feu, qui

qui ne sçauroit avoir de prise sur les corps! Que d'emblèmes expliquez! Que d'analogies découvertes! Que de mystères préfigurez! S'ils ont dit tant de choses sur l'antipathie du sang de Bouc & des diamans, auroient-ils pû s'épuiser sur une chose si voisine, si ressemblante, si uniforme? Je vous réponds d'avance, qu'ils auroient trouvé l'image du Peché dans l'Aigle, celle du Calvaire dans le Caucase, & dans ce sang si salutaire, celui de la Rédemption.

Et certes, ils auroient pû trouver tout cela, sans beaucoup gêner l'avanture de ce Faiseur d'Hommes, dès qu'ils nous auroient seulement fait remarquer,

quer, que pour réussir avec une goutte de ce sang salutaire, il auroit fallu avant toutes choses, sacrifier à Daïra, c'est à dire, expier les frayeurs que la Nuit livre aux Coupables, & renoncer aux œuvres de Ténébres.

Mais supposé que les Payens eussent eû quelque ombre de nos mystères, d'où cela leur auroit-il pû venir? Il n'est guères croyable que Dieu le leur ait révélé, luy qui avoit choisi Israël pour son lot & son partage, & qui avoit comme abandonné le reste des Nations à leur sens reprouvé. L'Ecriture Sainte se taist là-dessus; & comme il n'est pas permis de raisonner, sur les choses dont elle ne nous informe pas, c'est aux Hom-

Hommes à adorer la conduite de Dieu, dans un religieux silence. Aussi, Monsieur, ne prétend-je pas en rendre raison par l'Ecriture, & encore moins par la Tradition. De quel endroit seroit-elle venue à ces Payens? De Judée, ou de Samarie? C'estoit des lieux qu'on ne connoissoit point. Et puis les Payens se picquoient d'antiquité à tel point, qu'ils se disoient Autochthones & nez sur les lieux, jusques là, que les Arcades se disoient estre venus au monde avant la Lune.

Je croirois donc, Monsieur, que c'est un sentiment naturel à tous les Hommes, aussi bien que celui de la Divinité, mais qui est plus caché, plus confondu,

& presque effacé dans le cœur de l'Homme. Preuve de cela, c'est que chez les Nations les plus barbares, ils ont eû quelque image de la Trinité. Témoin Vitzlipuzli, Tagatanga, le Soleil Père, le Soleil Fils, & le Soleil Frère. A force de réver sur un sujet, on développe, je ne sçay combien d'Idées. On écarte tout ce qui fait de la confusion & de l'équivoque. On trouve à la fin quelque chose de clair & de solide ; du moins quelque notion commune & générale. Et comme nostre nature est la mesme dans un Américain que dans un Européan, il se trouve que nous sommes affectez de mesme façon sur mesmes objets ; & s'il faut qu'il y ait

ait quelque irrégularité, cela ne peut préjudicier au sentiment de la Nature, qui dans le fonds est toujours la mesme, quoy qu'il ne paroisse au-dehors la pluspart du temps, qu'avec plus ou moins de dégagement, selon l'étendue de l'esprit du Législateur, ou le naturel du Peuple.

Je pourrois icy vous dire bien des choses, pour vous prouver ce que je vous écris : mais il vaut mieux que ce soit Montagne qui vous le dise. Peu de gens ont estudié cette matière comme luy. Voicy à peu près ses paroles. *Quand je considère ce qui est arrivé à nostre Science touchant le cours de cette police terrestre, je me suis souvent émerveillé de voir en une si grande distance de lieux & de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires,*

& qui par aucun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain; mais cette relation à je ne sçay quoi encore de plus hetéroclite; elle se trouve aussi en noms, & en mille autres choses. Chez ces Nations de l'Amérique, qui n'avoient (que nous sachions) jamais ouï nouvelles de nous, on trouva des Feûnes, & un Carême, des Croix de toute façon, dont on honoroit les sepulcres, & certaines, comme celles de S. André, qu'on mettoit sur les Enfans contre les enchantemens. Ailleurs on en avoit une de bois de grande hauteur adorée pour Dieu de la pluye, & celle-là bien fort avant en terre ferme. On y trouva une bien expresse image de nos Pénitenciers, l'usage des Mitres, le Célibat des Prêtres, l'art de deviner par les entrailles des Animaux sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair & poisson en leur vivre, la façon aux Prêtres

tres d'user en officiant, de langue particulière, & cette fantaisie, que le premier Dieu fût chassé par un second son frère puisné; qu'ils furent créez avec toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retranchées pour leur péché, changé leur territoire, & empiré leur condition naturelle; Qu'autrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux célestes &c... On rencontra en quelque endroit la persuasion du jour du Jugement, de sorte que les Indiens s'offensoient merveilleusement contre les Espagnols, qui épandoient les os des Trepassez, &c... Créance d'un seul premier homme, père de tous les peuples; Adoration d'un Dieu qui vesquit autrefois homme en parfaite virginité, jeûne & pénitence; prêchant la Loy de Nature & des Cérémonies de la Religion, & qui disparut du monde; l'Opinion des Géants, ornemens religieux peints d'ossements & de testes de morts, surplis, eau benîte, aspergez;

Coûtume de verser de la chaux sur le giron d'un Enfant nouveau nay, en luy disant, Tu es poudre, & tu retourneras en poudre; l'opinion d'un Purgatoire, la Circoncision, & la conservation du prépuce &c...

Eh bien, Monsieur, n'est-il pas vray qu'il faut que cette conformité parte de l'esprit de l'homme? On se rencontre la moitié du temps dans les memes idées. Les Anciens nous l'ont appris dans leurs Livres de Synemptosés & de Syncuries, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que quelquefois l'esprit humain se figure des choses qu'il n'a jamais veuës, & dont il n'a jamais ouï parler, lesquelles existent néanmoins de la manière qu'il se les figure. Tout le monde sçait l'avanture de
Za-

Zariadres & d'Odati, & comment ils se reconnurent à l'idée qu'ils s'étoient formée d'une personne qui leur plairoit. Je veux vous parler de quelque chose de plus surprenant. Jules Scaliger s'imagina une fois en dormant, qu'un certain Brugnol de Bavière, se plaignoit à luy, de ce qu'il ne l'avoit pas mis parmi ses Heros, luy qui avoit enseigné les belles lettres à son père & à ses oncles, & avoit cultivé le premier & avec honneur, la Langue Grecque, dans la République de Venise. Ce spectre paroissoit sortir de dessous la voute de l'Eglise de Sainte Marie de la Scale, avec un fort grand éclat, dans une taille extraordinaire, & en la posture
F 6 d'un

d'un homme qui vient nous embrasser. Scaliger s'éveilla en sursaut & avec frayeur. Et par ce que le songe avoit de la suite avec foy-mesme, il daigna bien employer deux ou trois heures à chercher dans sa mémoire, ce que ce pouvoit estre que ce Brugnol. Il n'en pût venir à bout. Cependant, parce que ce songe l'avoit frappé, il adressa à cet homme, une fort belle élegie. Dix ans après l'édition des poëmes de Jules Scaliger, son fils Joseph se trouvant à Rome, eût la curiosité de demander à Muret, s'il ne sçavoit rien de ce Brugnol, dont son Père avoit parlé sans le connoistre. Celuy-cy luy répondit que c'étoit un excellent Grammairien, mais

mais qu'il ne sçavoit pas trop bien ses aventures. Cela picqua davantage Joseph Scaliger à s'informer de cet homme, & enfin il trouva que c'estoit un homme de Lettres, né en Bavière, qui avoit enseigné plusieurs personnes de sa famille, & qui estoit enterré dans l'Eglise de S. Marie. Y auroit-il du mal à vous montrer cette Elegie de Scaliger, où il a révélé la vérité ?

*Vera canam: vos vera Dea, spirare
canenti*

*Et date nectareos in mea verba
modos.*

Finieram heroas multa de nocte labores.

*Præbuit inde levem sobria mensa
cibum.*

*Umbra sibi hibernas bissex exegerat
horas: Mem-*

Membra quies molli blandâ refecit ope.
Visus eram angusti sancta in penetralia templi
Andacem a primo limine ferre pedem.
Latus ibi tumulos, tumulisque imposita tropæa,
Martiaque armatâ corpora stare manu;
Qualia Scaligero sunt conspicienda sacello,
Quod nostra Antiqui nomide signa capit.
Dum miror: celso vox est mihi redita muro.
Si memini, murum hunc marmora pura tegunt.
Sum Benedictus ego: Brugnolam secula dicunt:
Ipse tuum docui prima elementa patrem:
Et patrem & patruos totamque ab origine gentem

In-

In quam sum accitus, Norica terra fuit.
Noricus huc à Leniaco me Cæsar adigit,
Cui genitor pacis nomina ferre dedit.
Primus eo Latias adduxi candidus artes
Græcæque non noto tunc elementa sono &c...
Eripe me his ingratis ô nunquam erepte tenebris
Et novus heroo nomine surgat honor.
Ista simul, simul ecce cavi de fornice muri
Exilit ingentis maxima forma viri;
Et porrecta meo circumdans brachia collo,
Hoc tollam inquit, ego summa sub astra caput.
Magnus ego & celso surrectus corpore, verum
Pectore tum toto grandior ille fuit.
Nunc quoque quum scribo trepidos rigor occupat artus Et

*Et stupida à facie lumina splendor
haber.*

*Parcite Brugnoli, mihi jam nova nu-
mina, Manes:*

*Nulla aures tetigit nominis aura
meas.*

*Quùm Pater exactos memoraret se-
dulus annos,*

*Posse reor nomen forsan habere
tuum.*

*Te tamen ut jussisti, habeo pro nu-
mine vero,*

*Sive opus est sacro carmine, sive
focis.*

*Sancte vale: patremque meum pa-
truos que saluta*

*Teque precor similem sæpe redire
mihi.*

Ce n'est pas pour rien que je
vous cite le songe de Scaliger.
C'est pour remonter à la Me-
thode dont les premiers Payens
ont reconnu des Divinitez. Ces
pau-

pauvres gens étoient bien em-
barrassés sur la nature des Son-
ges. Ils ne pouvoient s'imagi-
ner de quelle façon, ayant les
yeux fermez, les oreilles bou-
chées, & dans un assoupisse-
ment tres-peu différent de la
mort, on pût voir néanmoins
des choses qu'ils ne voyoient
point, & qu'ils n'entendoient
point, lors qu'ils estoient éveil-
lez; De sorte qu'après s'estre
bien tourmentez inutilement,
ils crurent sans autre façon, que
ces Images si brillantes de lumié-
re, d'une taille si légère & si
excessive, & d'une force aussi
terrible, qu'elles leur apparois-
soient, estoient infailliblement
certaines personnes immortel-
les & bien-heureuses, qui ne
da-

daignoient se montrer que de Nuiſt.

Hiſigitur ſenſum tribuebant, propterea quod

Membra movere videbantur, vocesque ſuperbas

Mittere, pro facie præclara, & viribus amplis.

Æternamque dabant vitam, quia ſemper eorum

Suppeditabatur facies, & forma manebat

Et manet cœminò, & quod tantis viribus auctos

Non temere ullâ vi convinci poſſe putabant.

Fortuniſque idèò longe præſtare putabant

Quod mortis timor hæc quemquam vexaret eorum:

Et ſimul in Somnis, quia multa & mira videbant

Efficere & nullum capere ipſos inde laborem.

Ils

Ils en feroient cependant demeurez là, n'eût eſté que venant enſuite à réſleſchir ſur la nature des Images, qu'ils creurent pluſieurs ſiècles après celui dont je parle, & qui eſtoit ſous Prométhée, qu'elles eſtoient ou des dépouilles des corps, ou de la lumière figurée par les corps, il fallut en revenir aux Songes, mais d'une autre manière. C'eſt, dit Empiricus, touchant ce qui arrive à noſtre Ame, *propter divinos in Somnis afflatus*; car quand nous dormons, l'Ame eſt dans ſon véritable eſtat; elle eſt abſolument à elle-mesme. Elle recouvre alors ſes forces & ſa deſtinée. Elle jouit de ſes privilèges, & franchiſſant les bornes de ſon corps,

corps, elle va jusques dans l'avenir chercher l'intention du Ciel, & les résolutions de Jupiter. Cecy, à ce que nous assure Aristote, arrive principalement, lorsque l'Ame est sur le point de se séparer du Corps; car nous sçavons que Patrocle, quelques jours avant que de mourir, prédit la mort d'Hector, & Hector celle d'Achille, sans sçavoir pourquoy ils la prédisoient; comme si ç'eût esté une pensée étrangère qui leur fût tombée fortuitement dans l'esprit, sans y estre déterminée par aucune occasion de ce qui se passoit au Camp, & dans un certain air froid & singulier, qui témoignoit déjà le détachement imminent des parties,

ties, qui nous composent. C'est de-là, poursuit ce Philosophe, que nous avons crû que la Nature de l'Ame estoit différente de celle du corps, & qu'à proportion nous avons tâché de concevoir la nature de Dieu: *Ex his, inquit, suspicati sunt homines Deum esse aliquid, quod ex se animæ simile, rerum omnium scientissimum sit.* Ils se servoient encore d'une autre methode plus seure & plus infallible, selon moy, qui est la contemplation des œuvres de la nature, qui nous conduit, comme par sa main, dans le sanctuaire des Cieux: mais cecy mérite bien une autre place ailleurs.

Vous voyez donc bien, Monsieur, par tout ce que je viens de

de vous dire, que Théophraste avoit raison de se plaindre des Athéniens & de leurs Superstitions, puis qu'ils pouvoient s'élever à la connoissance de Dieu, & luy rendre un culte légitime, par toute autre voye, que ces vaines cérémonies, qui faisoient toute la Religion de ces misérables. Suivons le donc en ce qu'il ajouste. Quoy que nous en soyons éloignez, nous n'avons pas perdu ses erres; *ἐκ ἐν τῷ ἀπυροπῆναι τῷ ἰχνῶν. Fugimus forsan, sed non præter Casam.*

Le Superstitieux, dit Théophraste, *est un homme qui après s'estre lavé les mains, d'eau benite &c...* Tout le monde sçait que les Payens autrefois & aujourd'huy, ont employé l'eau benite

benite à se purifier, & qu'on la mettoit d'ordinaire dans une espèce de chaudière, où l'on avoit plongé auparavant un tison ardent, qu'on avoit pris sur l'autel où l'on avoit brulé la victime. Cent personnes l'ont dit avant Casaubon, & pour ne pas faire de cecy, une seconde édition de ses Notes, vous me permettrez bien sans doute, de m'écarter de ses sentimens. Non que je prétende par là déroger à l'autorité d'un si grand homme, & diminuër son crédit. Ce n'est nullement ma pensée, & d'ailleurs je n'en suis pas capable; *non ea vis animo nec tanta superbia.* Mais parce que de tout temps il a esté permis dans la Republique des Lettres de dire

re hardiment ce que l'on croit, sur toutes sortes de matières, on ne doit pas trouver mauvais, que j'use du privilège de tout le monde, & que je sois libre en Païs de liberté.

Casaubon traduit, *elotis manibus & aqua lustrali aspersus*, è templo folium lauri prehensum tenens, integrum diem ita ambulet, & j'ay dit la mesme chose après luy. Je ne sçay pourtant si c'est la pensée de Théophraste. Il se pourroit faire, qu'il faudroit mettre une virgule apres *περὶ ἐανδύων*, & ainsi il faudroit traduire, supposé l'opinion de *ἀπὸ ἱερῶ* à Temple, ou bien *statim atque ex Templo exiverit*; au sortir du Temple il prend du laurier dans sa bouche; parce que *ἀπὸ* se prend

prend la pluspart du temps dans cette signification, *ἀπὸ τῆς πατρίδος*, après estre sorti de sa Patrie, *ἀπὸ τῆς μάχης*, après la bataille. Je dis supposé l'opinion de Casaubon; car on pourroit fort bien traduire *ἀπὸ ἱερῶ*, *post sacrificium*, comme le mot le signifie. Ce qu'ajoute Casaubon touchant la phrase *δαφνὴς λαβὼν*, comme de *ἄρτε φάγειν*, est fort vray, & mesme fort usité parmi les Poëtes & les Prêtres.

On ne sçait pourquoy ces deux sortes de gens, en ont tant voulu au Laurier; mais les uns & les autres en ont dit merveilles. Les Prêtres luy ont attribué la vertu de purifier & de sanctifier, & mesme de détourner tous les malheurs imaginables.

bles. Je n'apprehende rien, disoit-on en commun proverbe, j'ay une baguette de Laurier. Les Poëtes l'ont pris pour la banderole de la Gloire, & le symbole de l'Eternité, à cause peut-estre de sa bonne odeur, & de ses feuilles toujours vertes,

*Quippe perrenne virens dignis
promittit & offert*

*Immortale decus, famamque
perenne virentem.*

Laurus opaca comis &c. . .

Ils ont raison les uns & les autres; car s'il y a des Arbres qui ont plus de bonté ou de beauté, il n'y en a point qui ayent eû davantage d'honneur chez toutes les Nations. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains, & les Gaulois, ont été en cela de mesme

me avis; & on a encore aujourd'huy la mesme déférence. Et certes quand ce ne seroit, qu'à cause de ses aventures, il mérite bien cette prérogative. Il a esté fille cet excellent Arbre, & la plus belle fille qui ait esté au royaume des Métamorphoses. Apollon en fut amoureux, sans en pouvoir estre aymé; & je ne m'en étonne point, puisque n'estant plus que du bois, elle eut encore la cruauté de luy refuser un baiser.

*Oscula dat ligno, refugit tamen
oscula lignum.*

Casaubon a fort bien fait de traduire γαλῆ mustela; & il n'y avoit point d'autre parti à prendre, quoi qu'il en veuille dire, puisque selon Tzetzés & bien

d'autres, αἰλαρ Ⓞ est l'animal domestique que nous appellons un Chat, & γαλή est la Beléte. Mais pourquoy est-ce que cette petite beste est de mauvais augure? C'est sans doute à cause de son meschant naturel, qui ne la porte qu'à nuire & qu'à ravager. Les Païsans vous en pourroient bien informer, & mesme les Souris, parmy lesquelles c'est un proverbe, Qu'il faut se défier mesme d'une Beléte morte. Cependant, Monsieur, il n'y a qu'heur & malheur au monde. Les mesmes Belétes qui font trembler le Superstitieux de Théophraste, est d'un bon augure à d'autres gens d'Athènes. *Auspicio hodie hercule optimo exivi foras. Mustela murem mihi abstulit*

lit præter pedes. Il y en a eû une qui a esté adorée à Thebes. Vous sçaurez pourquoy, si vous vous souvenez de l'histoire de Galanthis.

Ce que dit Casaubon sur les trois pierres qu'on jette sur le chemin, est digne de son érudition. Seulement eus-je voulu qu'il eût dit, pourquoy le nombre ternaire estoit sacré chez les Anciens. C'est que, selon ces Payens, il y a un commencement, un milieu, & une fin dans ce nombre, par un principe de situation, au lieu que dans les autres, il n'y en peut avoir que par ressemblance à celle-là. De plus, c'est que chez toutes les Nations, on se sert du superlatif, ou du nombre de

trois pour marquer l'excellence des choses, n'y ayant point ordinairement dans le langage des Hommes, aucun degré où l'on doive aller au-delà. Et cecy est encore un de ces sentimens confus & naturels, dont on ne s'apperçoit que par la conformité des Peuples, & par la réflexion. *Ternarius numerus admittitur vulgò ab omnibus, quum rem cui nihil addi potest amplificare contendunt.* *εις πλήθους ἑμφασιν*, dit Proclus, *τῇ τελευτῇ χρώμεθα*. J'eusse voulu aussi qu'il eut remarqué, que les trois pierres que l'on jette, ne servoient que de prétexte à la cérémonie des Anciens, & que c'estoit en effet pour empêcher les grosses racines d'étouffer les petites; d'autant que par

ce

ce moyen là, les petites glissent dans l'intervale, tandis que les grosses se portent sur les pierres, & se conservent ainsi les unes & les autres une place pour respirer. Vous sçavez bien, Monsieur, que cecy n'est plus une fantaisie des Pythagoriciens. Malpighi & Grew ont démontré les parties de ces Animaux-à-feuilles, il y a déjà du temps. J'eusse voulu enfin qu'il n'eut pas si fort méprisé l'opinion de ceux qui retiennent *Δαλάβη* pour *Δαβάλη*. Car *Δαλαμβάνειν* mettre par ordre, peut bien s'accommoder au sens du superstitieux, lequel s'imagineroit qu'en divisant ainsi ses pierres, pour représenter la bête, il derive sur elles, tout le

G 4 mal-

malheur qui luy pendoit sur la teste. Il en eust esté quitte pour dire *sic visum Superis*, selon la remarque des Critiques sur les présages piaculatoires. A la vérité, c'estoit quelque chose de bien plus satisfaisant, d'asséner la beste de mauvais augure, comme il paroist par un passage de Dion Chrysostome touchant un Phrygien, qui avoit abbatu une Corneille qui luy chantoit malheur: mais comme il n'est pas ordinaire d'estre ou fort adroit ou fort heureux, c'estoit le plus seur de s'en tenir à la Simulation, dont les Payens se servoient dans les expiations, *Dicis causa.*

J'ay traduit, ἴδῃ σφῆν ἐν τῇ οἰκίᾳ, s'il apperçoit un serpent chez luy,

luy, parce que Casaubon lit ὄφιν, & que σφῆν n'a aucun sens. Néanmoins, je ne voudrois pas garentir cette leçon. Car quoy que pour la faire valoir, Casaubon cite Plaute & Térence, il n'est pas croyable qu'à Athènes non plus qu'aux autres grandes Villes, on rencontre des Serpens dans les maisons. On y voit à la vérité quelquefois des Lézarts: mais il faut que ce soit vers les maisons qui bordent les remparts d'une Ville, à cause que ces bestes ayment le grand air & les jardinages. Autrement on ne voit point de ces fortes d'Animaux, sur-tout des Serpens, si ce n'est qu'on en nourrisse par curiosité, comme le dit Busbecq, de ceux de Con-

stantinople. Ces bestes naturellement , n'ayment que les hayes , les buissons , les vallons , &c... Mais Térence l'a dit. Et pour cela ? Faut-il l'en croire ? N'a-t-il pû badiner pour égayer son travail ? Et puisqu'il ajoute dans l'énumération de ses petits prodiges , qu'une Poule a chanté , Casaubon devoit bien juger que ce n'estoit que pour rire , que tout ce que disoit Térence. Les Poules véritablement Poules , car quelquefois la Nature fait des monstres parmi ces Animaux , & leur communique les deux espèces , les Poules , dis-je , peuvent bien faire un cry qui approche de celui du Coq ; mais au fonds elles ne peuvent jamais pousser ce cry,

cry , ferme , éclatant & sonore , qui est le ramage de cet animal , & qui se fait sentir si vivement , quand on entend ces demy-coqs ridicules , auprès des véritables coqs. Mais comment est-ce que Casaubon concevoit ces paroles de Térence , *anguis per impluvium decedit de tegulis*. Cela se peut-il , qu'on puisse tomber par la cour du haut en bas d'un toit , ou tomber du haut en bas d'un toit par une cour ? Il faut lire comme Guyet , *anguis in impluvium decedit de tegulis*. Cependant la difficulté reste toujours ; comment des Serpents se peuvent trouver sur des tuiles. Que seroit-ce donc , si ce n'estoit pas des Serpens , & quel mot faudroit-il recevoir

au lieu d'ὄφιν? J'approcherois volontiers de la pensée de certains Scavans, qui au lieu de σοφὴν lisent ὄφιν, mais pourtant en détournant le mot. Je lirois σάφιν, & cela voudroit dire quelque vision Celeste, car σάφιν est un bon Démon.

Dans la mesme période de Théophraste, il y a ἱερὸν ἐν ταῦτα ἰδρύσασθαι, que j'ay rendu après Casaubon, *bastir une Chapelle*: mais entre nous, je me défie fort de cette pensée. Ceux qui sont capables de fonder des Chapelles, ne sont pas d'ordinaire les plus superstitieux. C'est la populace qui est sujette au desordres de la Superstition, & puis, Théophraste parle icy des bourgeois d'Athènes. Que faudroit il

il entendre par ἱερὸν ἰδρύσασθαι, *Facere Sacrificium, sistere victimam*; comme quand Virgile a dit, *porcam sistit ad aram*. On peut bien plus aisément trouver un Agneau, une Poule, un Moineau, du Bléd, des Fleurs, &c... que de bastir une Chapelle.

Τῷ σκυποδέψῃ ἀπογείψαι. Est il croyable que Théophraste qui parloit si bien, n'ait pas scû ce que vouloit dire σκυποδέψης, & qu'il ait pris un Corroyeur pour un Savetier? Mais il y a dans tous les exemplaires & les manuscrits σκυποδέψῃ, & comme le mot ἀπογείψαι, qui y est joint, est sans aucun sens, il faut croire après Casaubon, que Théophraste s'est mépris, & qu'il

qu'il faut lire *ἀπορράψαι*. Je n'en sçay rien, Monsieur : il me semble qu'on peut trouver du sens dans ces paroles sans les changer. Elles signifieroient, qu'il n'y a qu'à renvoyer le sac de cuir au Corroyeur, à bon compte des présages. *ἀπογεῖψαι* & *ἀπογεῖφῃ* sont des termes du Droit Athénien, par lesquels on proteste contre les accusations qu'on nous intente. Ce sac malheureux estoit entre les mains du superstitieux ; & par conséquent c'estoit comme s'il eût esté saisi d'un Interdit : mais en témoignant hautement qu'il n'eût pas voulu avoir aucune part à cette abomination, & que ce devoit estre à l'Ouvrier en Cuir qu'il s'en falloit prendre,

dre, il eût esté en droit de croire, selon la discipline des Augures, qu'il s'exemtoit des malheurs attachez à ce morceau de Cuir. Et de fait, si vous y prenez bien garde, un Interprète ou un Augure, ne devoit pas dire à un Superstitieux, il n'y a qu'à recoudre le sac. Cela estoit trop naturel & trop raisonnable. C'eut esté le moyen de faire reconnoître à un Sot sa sotise ; & par conséquent décrier le métier. Il faut quelque chose d'étrange, d'inconnu, & d'inconcevable à un superstitieux. Aussi ne contrevient-on point à sa pensée. On substitue seulement une autre personne, afin qu'il se croye quitte envers les Dieux.

Vous

Vous ne sçauriez vous imaginer, Monsieur, combien ces sortes de choses sont selon le cœur de la Populace. Qu'on dise à un bigot sur la nature des Comètes, tout ce que vous en dites dans vostre belle, curieuse, & sçavante Dissertation, il n'en croira rien. Qu'on luy dise que c'est une étincelle du courroux de Dieu, un avant-coureur de sa vangeance, le signal du Decret qui enfante la charge de Moab &c. . . & que l'Eternel lassé d'attendre après la conversion des Hommes, vient la foudre à la main, parmi des nuées rouges & noires pour exterminer les coupables, il croira tout cela. Il s'imaginera voir dans chaque rayon de cet astre

funeste,

funeste, la matière ou de la Peste, ou de la Famine, ou de la Guerre, ou des Inondations, ou des tremblemens de Terre, &c. . . Il vous jurera qu'il voit sortir tout cela de la teste de cette étoile; que tel cheveu menace l'Allemagne, tel l'Angleterre; celui-cy la France, cet autre l'Italie, &c. & il est tellement abysmé en cette erreur, qu'il n'y a point moyen de l'en tirer. Ce qu'il y a de plus pitoyable, c'est la bassesse où la plupart des gens de cette sorte se ravalent, pour persuader leur peur & leur opinion. Je sçay un bon Bourgeois, qui du temps de vostre Comète s'arraisonnoit avec un Gueux, pour luy persuader que ce de-

voit

voit estre bien-tost le jour du Jugement. Ils trembloient tous deux d'une force à faire rire le plus sérieux de tous les hommes. Vous auriez juré, je croy, que c'estoit pour eux qu'Homère auroit fait ces Vers :

*Ainsi sur l'horizon quand luit
une Comète,*

*Avec ces sombres feux qui par-
tent de sa tête,*

*Et qui marquent de sang son
chemin dans les Airs ;*

*Bien que l'on soit encor éloigné
de l'Orage,*

*Dont elle est dans le Ciel l'in-
faillible présage,*

*Chacun tremble pour soy dans ce
vaste Univers.*

Je vous ay dit, Monsieur, qu'il me sembloit qu'on pouvoit trou-

trouver du sens dans le texte de Théophraste : mais depuis ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet, j'ay bien peur que Vous & Casaubon n'ayez raison. Aussi n'est-ce que des conjectures que j'avance, sans aucun dessein de faire passer mes opinions, ni de détruire celles des autres.

Il faudroit maintenant vous parler des Orphéotéléstes : mais parce que j'espère d'en dire tout ce que j'en sçay, dans mon Commentaire sur Gazæus, & que cela y tiendra mieux son rang, je vous diray en deux mots, ce qui en est.

Lors que les Payens venoient à songer qu'il falloit mourir, & qu'on estoit obligé à rendre comp-

compte de tout ce qu'on avoit fait dans le monde, il n'y en avoit pas un, qui ne tremblast depuis la teste jusqu'aux pieds, & qui ne se trouvast dans un effroy, à luy faire perdre la raison. On dit qu'Orphée touché de pitié de voir les Hommes dans un aussi triste estat, inventa ses Télètes & ses consécrationes, afin que quiconque se feroit initier tous les mois, pût s'assurer de mourir dans l'amour des Dieux. Ils appelloient cela une bonne fin, ἀγαθὴν τῇ βίῃ πελάτιν, & avoir de douces espérances dans tout le cours des siècles à venir, καὶ τῇ σύμπαντι αἰῶνι ἡδίστας ἐλπίδας ἔχειν. Sous les Césars, on appella θαναασία, soit qu'Auguste

guiste eut inventé ce mot, ou qu'il l'eut renouvelé, comme je le croirois bien, à cause de ce vers d'Orphée dans ses Eponymies, ἀγαθὴν ὅπασον εἰόποιον πελάτιν.

Quoy que tout cela ne fût qu'une momerie & un pur bastelage, néanmoins, parce que ces Payens avoient vû & senti tout l'appareil de leur sanctification, & qu'on les en avoit revestus fort sérieusement, ces pauvres gens croyoient ces cérémonies, comme les plus grandes vérités du monde, & mouroient aussi paisiblement que le plus résigné Anachorète de la Thebaïde. On avoit tellement en ce temps-là étudié les démarches de la nature, qu'on n'avoit garde de manquer à faire croire aux Gens, qu'ils alloient avoir encore plus de plaisir, qu'il n'en avoient eû durant leur vie. Il y alloit trop de l'intérêt des Sacrificateurs de ne pas allonger cette amour de la vie, au de-là de ses bornes. Et comme sur le point de se

166 *De la Superstition.*

se dissoudre, un homme pouvoit douter de tout ce qu'il avoit entendu dire, ces Sacrificateurs avoient songé à trouver à l'ame chancelante & incertaine, un appuy ferme & inébranlable, pour l'asseurer & la tenir en bonne assiette. C'est ce qu'opéroient les Telétes. On estoit purifié, on estoit sanctifié, on estoit assuré de la propitiation des Dieux. Le Temple, les Cérémonies, les Prêtres estoient encore, pour ainsi dire, dans les yeux de ces pauvres gens. Ainsi, il n'y avoit point à douter pour eux, qu'ils ne franchissent les murs flamboyans du monde, & qu'ils n'allaissent descendre dans le Ciel, avec tous les honneurs imaginables. Car cecy faisoit une partie des mystères, de persuader aux gens, que Pluton, qui n'est que fureur & que cruauté pour tout le monde, est la douceur mesme pour ceux de la confrérie d'Orphée.

F I N.

6 n.

6 f

528-8

